

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

PETIT ROBERT
QUAND IL S'AGIT DE
DICTIONNAIRES...
PETIT ROBERT I
Prix ord. 66,95 \$ Notre prix **51,95 \$**
le Parchemin
STATION MÉTRO, BUREAU, MONTREAL, H2L 2C9 (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉE

Montréal, samedi 2 février 1991

HERMAN MELVILLE

Un siècle plus tard au-dessus du Pacifique

Victor-Lévy Beaulieu

EN JANVIER 1891, Herman Melville s'éteignait dans l'indifférence new-yorkaise. C'est à peine si les notices nécrologiques des grands journaux lui firent une toute petite place, et encore ne fut-ce que pour saluer, presque dérisoirement, « l'homme qui avait vécu chez les cannibales ». Il faudra attendre bien des années avant que Melville ne ressorte des boules à mites où l'histoire américaine l'avait confiné.

En France, ce n'est qu'après la Deuxième grande guerre, et grâce à Jean Giono, qu'on pourra enfin lire la traduction intégrale de *Moby Dick*. En fait, la gloire posthume de Melville ne lui viendra véritablement qu'avec l'apogée du mouvement *beatnick*, ce qui peut sembler assez curieux, tant du point de vue de la forme que du fond. Pourtant, le petit livre de Charles Olson, *Call me Ismaël*, donnait déjà vers la fin des années cinquante plusieurs clés de l'énigme.

Comme la plupart des maîtres à penser de la *beat generation*, Melville est né au cœur de la Nouvelle-Angleterre, en 1819, donc à une époque significative pour l'histoire américaine. C'est en entrant de plain-pied dans le 19^e siècle que les Américains font le choix de leurs grandes institutions politiques, sociales et culturelles. La Nouvelle-Angleterre ayant été le berceau de la colonie, ses bourgeois considèrent qu'il leur appartient de définir et d'imposer les règles du jeu américain. Inspirés des pères fondateurs et puritains, ces règles sont simples : une morale rigide dans une économie de libre marché, ce qui ne peut qu'amener la conséquence suivante, c'est-à-dire des visées expansionnistes aussi bien territoriales que culturelles. Pendant tout le 19^e siècle, les bourgeois de la Nouvelle-Angleterre ne se voient pas autrement que comme les bâtisseurs de la nouvelle Athènes des temps modernes. Et c'est dans ce climat de grande ébullition que naît Melville. Mais qui dit économie de libre marché dit aussi possibilité de colossales banqueroutes ainsi que c'est arrivé au père de Melville qui ne s'en est jamais remis et est mort dans la force de l'âge, ne laissant aux femmes de sa maison que sa déchéance à gérer.

C'est un autre aspect de sa vie que Melville partage avec la plupart des maîtres à penser de la *beat generation*. Comme Kerouac, Ginsberg et Corso, il a été élevé par les femmes de sa tribu, dans un puritanisme à toute épreuve. Pour s'en sortir, le jeune Melville ne trouvera rien de mieux que de s'engager dans la marine, une institution menée de main de fer par les plus ardents puritains qui soient. Melville désertera donc et se retrouvera prisonnier d'une tribu anthropophage des Mers du Sud. Quand il en réchappera, ce sera pour se retrouver à New York et pour écrire deux récits de voyages, *Omoo*



et *Taïpi*, qui le rendront célèbres. « Ah Monsieur Melville, l'homme qui a vécu chez les cannibales ! » Contentés par l'exotisme des premiers ouvrages de Melville, les lecteurs américains n'analysent pas très profondément ce qui, dans *Omoo* et *Taïpi*, tranche pourtant avec toute la littérature américaine de ce temps. Car ce qui est nouveau chez Melville, c'est toute l'importance qu'il donne aux relations entre hommes : ce ne sont pas les femmes nues d'*Omoo* et de *Taïpi* qui excitent le jeune Melville, mais ce beau et grand Sauvage qui devient son compagnon privilégié et qu'il voudrait emmener avec lui aux États-Unis. Imaginez la réaction des gens de la Nouvelle-Angleterre s'il l'avait fait ! Mais Melville n'oublie jamais la grande découverte qu'il vient de faire et même s'il se marie pour faire comme tout le monde, il n'échappera plus aux tourments qui le déchirent, comme le prouve bien sa tentative, avortée, d'être le *grand ami* de Nathaniel Hawthorne, et comme le prouve bien aussi la relation quasi incestueuse qui conditionnait les rapports qu'il entretenait avec sa sœur Augusta.

Bien évidemment, tout cela est gommé dans les ouvrages de Melville, exactement comme Jack Kerouac a tenté de gommer dans ses *Clochards célestes* et ses *Anges vagabonds* l'amour *déraisonnable* que lui portait Ginsberg. Mais il n'en demeure pas moins que l'homosexualité et l'inceste constituent la base même de plusieurs de ses ouvrages, et non des moins importants. Dans *Pierre ou les ambiguïtés*, roman de Melville que je préfère entre tous, la situation incestueuse entre un frère et une sœur ne peut déboucher que sur une tragédie shakespearienne; dans *Billy Budd*, on assiste à la froide mise à mort d'un gabier de misaine dont est amoureux un officier trop puritain pour assumer sa sexualité; et dans *Moby Dick*, le mariage sacramental entre Queequeg, le harpeneur sauvage, et Ismaël, ne fait aucun doute. Même que pour la première fois, Melville l'avalise par des descriptions si chaudes qu'elles se passent de tout commentaire. C'est ce qui explique qu'à la sortie de *Moby Dick*, la meute se déchaîna contre lui et le congédia pour ainsi dire du champ littéraire en clamant que l'homme qui avait vécu chez les cannibales était devenu fou.

En fait, la meute n'était pas très loin de la vérité : la rédaction de *Moby Dick* avait épuisé nerveusement Melville, tout comme cet amour qu'il vouait à Nathaniel Hawthorne, si fébrile, que ce dernier en a été tout simplement terrorisé avant de prendre la fuite. Ajoutez à cela le fait que les coins se tournaient plutôt sèchement entre Melville et sa femme, au point même que la menace du divorce plana dangereusement au-dessus d'eux, et vous avez l'ensemble des éléments qui contri-

Voir page D-4 : Melville

La rentrée d'hiver

Guy Ferland

PENDANT QUE la froidure persiste à l'extérieur, les maisons d'édition québécoise produisent avec chaleur, malgré la TPS et la récession qui auraient pu refroidir les ardeurs des plus audacieux. Ce serait méconnaître l'enthousiasme des éditeurs qui nous proposent en ce début d'année une quantité impressionnante de livres. Mentionnons les principaux titres qui défraieront la manchette.

Un des premiers volumes parus en cette année guerrière est un recueil de nouvelles « noires » de Benoît Dutrizaac, *Sarah La Givrée* chez Québec/Amérique. Il y est question de l'aliénation de la banlieue, de la crise d'octobre, d'horreur, de la violence conjugale et d'une parodie du « Denise Bombardierisme ». Chez le même éditeur, deux autres titres sont à surveiller, le *Christophe Colomb* de Georges-Hébert Germain, le biographe de Guy Lafleur, et *La vie en fuite* de Denis Bélanger, l'auteur de *Rue des Petits-dortoirs*.

Dans le groupe Ville-Marie littéraire, qui réunit maintenant VLB éditeur, l'Hexagone et Quinze éditeur, on remarque, chez VLB, un essai au titre accrocheur, *Oka : dernier alibi du Canada anglais* de Robin Philipot et une réédition pos-



Alice Parizeau

thume, *La faim de l'énigme* de Patrick Straram, avec une préface de Philippe Haack. À l'Hexagone, il y a plusieurs rééditions en format de poche « Typo » et un recueil de 18 nouvelles sur le thème du triangle amoureux, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* de Lori Saint-Martin.

Au Boréal, on publie une traduction du roman *Orages électriques* de David Homel, où on parle du blanchissage de la drogue, de meurtre et de vengeance. Chez le même éditeur, Bernard Arcand tente de trouver le degré zéro de la pornographie dans un ouvrage insolite intitulé *Le Jaguar et le Tamanoir*. La regrettée Catherine Lord, qui s'est intéressée à tout ce qui touche la condition féminine, avait réalisé plusieurs reportages sur le sujet qu'on a regroupés dans un volume sous le titre *Réalité de femmes*. On propose en boréal compact un recueil de poèmes de Jacques Brault, *Ô saisons ! Ô châteaux !* tandis que Gil Courtemanche soumet à l'attention publique un recueil d'articles, *Chroniques internationales*.

Au Seuil, on publie un ouvrage important, *L'écrivain de province*, une partie du journal de Jacques Godbout. Celui-ci affirme qu'il s'agit d'« une oeuvre de fiction à propos de ma vie privée... ».

Chez Stanké, deux titres retiennent l'attention : l'essai « romanesque » de Victor-Lévy Beaulieu sur Jacques Ferron, dont on peut entendre des extraits à la radio FM de Radio-Canada les lundis soirs à 19 h 30, et un choix de textes publiés dans la célèbre revue « Cité libre » et qui sont présentés par Yvan Lamonde.

Voir page D-4 : Rentrée

GÉRALD TOUGAS

La mauvaise foi de toute foi

Jean Royer

GÉRALD TOUGAS parle comme il écrit : le mot est juste, l'idée claire, la phrase bien moulée dans le souffle et le regard allumé par la passion de la littérature. Illustrant son propos, il cite Flaubert et Valéry. Comme balises de son cheminement, il met en exergue ses admirations pour Shakespeare et Victor Hugo, Chateaubriand et les romantiques anglais, puis Anne Hébert, Alain Grandbois et quelques autres.

Ce Franco-Manitobain de naissance a adopté très jeune la langue française et le Québec où il vit, professeur de littérature, après avoir travaillé dans l'Arctique et en Afrique.

Durant plusieurs années, Gérald Tougas a porté un projet littéraire personnel, mais il n'allait pas le bâcler en le publiant hâtivement, ni le laisser mourir avec sa jeunesse. C'est en pleine maturité, à l'âge de 57 ans, que Tougas publie son premier roman, *La mauvaise foi* (Québec-Amérique), pour lequel il vient de recevoir le prix du Gouverneur général.

Le romancier ne se prend pas pour un autre, mais il possède l'assurance des gens conscients de leur travail. « Y a-t-il un âge pour publier un premier roman, 20, 22 ou 26 ans ? », demande-t-il en riant. Il regrette pourtant de n'avoir pas publié plus tôt. L'écriture de *La mauvaise foi* lui a fait découvrir l'espace de la fiction : « J'ai des choses à explorer dans cet

espace que je me suis ouvert. Je voudrais donner plus d'ampleur et de force à mon prochain livre ».

En recevant le prix du Gouverneur général, Gérald Tougas a lancé qu'il n'était pas d'accord avec le système des prix. Qu'est-ce à dire ? Il s'en explique. Premièrement, les singularités sont insurpassables. À la suite de Sartre, il s'oppose au fait d'établir une hiérarchie entre les oeuvres et refuse de voir ce prix comme une sanction absolue de son travail. Même raisonnement pour les autres finalistes. « Ce n'est pas une sanction absolue de la qualité moindre de leur travail, si ces romanciers ont fait ce qu'ils voulaient faire. C'est d'ailleurs ce que la critique doit toujours se demander : est-ce que les intentions de

Voir page D-4 : Tougas



Gérald Tougas

PHOTO JACQUES GRENIER

L'HISTOIRE COMME SI NOUS Y ÉTIIONS FEUX DE BRINDILLES

de Ginette Paris

Sur une toile de fond historique — la deuxième insurrection des patriotes et l'aventure insensée des Frères Chasseurs, en 1838-1839 — l'auteur brosse un bouleversant portrait de famille qui ébranle les idées toutes faites sur les rapports entre les Anglais et les descendants des Français, le clergé et les intellectuels libéraux, les habitants et les bourgeois commerçants, les hommes et les femmes. Un grand roman d'amour qui fait revivre un chapitre aussi fou que méconnu de notre histoire.

Quinze



En vente chez votre libraire 302 pages — 21,95 \$

Dans la peau de la Béjart



Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

PARLER de Molière, de Madeleine et d'Armande Béjart; se replonger dans le théâtre du temps des charrettes et des chandelles et se demander encore si Armande était la sœur ou la fille de Madeleine, alors que le monde est au bord d'une guerre chimique...

Futile ? Rien n'est futile dès lors qu'on réfléchit et qu'on farfouille la littérature. Dans les comédies de Molière, n'y avait-il pas déjà George Bush... dans l'habit strict et noir de Tartuffe, et Saddam Hussein quelque part entre le grotesque Pourceaugnac et le barbon Arnolphe dont l'Agnès serait l'Irak ? À Moscou Gorbatchev n'a-t-il pas le sombre éclat d'un Don Juan, et à Ottawa Mulroney est-il autre chose qu'un Jourdain ne sachant pas qu'il fait de la prose ? Molière a tout mis en place, les envies, les hypocrisies, les fausses vertus, les vraies prétentions, les assurances ridicules, les parades, les désirs d'être admiré.

On reviendra sans cesse, plaisir et nécessité, à ce fils du tapissier Poquelin qui, au 17^e siècle, mena une essouffante carrière d'acteur, échouant avec ses tragédies et entrant dans l'histoire avec ses comédies, écrites en cinq jours ou improvisées, d'autres mieux ouvrees, souvent commandes de la cour et parfois inacceptables à la cour, toujours séduisantes et jamais inoffensives.



Alors pourquoi pas Molière pendant la guerre ? Nicole Aronson, bordelaise, nous en donne l'occasion. Elle publie un ouvrage qui relève du genre que je déteste le plus, la biographie romancée, ou l'histoire romanesque si vous préférez. Ce genre d'ouvrages qui sent l'Harlequin du séculaire, à moins bien sûr que ce soit quelque chose comme *Les derniers jours de Charles Baudelaire* où l'imaginaire de Bernard-Henri Lévy catapulte le romanesque et la réalité historique dans l'orbite de la littérature.

Avec *Molière et Madeleine Béjart*, Nicole Aronson, qui refait modestement le coup de BHL devant Baudelaire mourant, arrive presque

nous embarquer dans son entreprise singulière où, se mettant dans la peau de Madeleine Béjart sur le point de mourir, à 54 ans, elle écrit une lettre à Molière qui, lui, ce jour-là, 9 février 1672, contrarié, est à Saint-Germain où les carrosses du roi l'ont emmené avec sa troupe pour jouer *La Comtesse d'Escarbagnas* alors qu'il aurait préféré répéter *Les femmes savantes* dont la création, si importante pour lui, approchait.

Ce qui est admirable c'est que Aronson connaît, autant que possible, le dossier Molière. Un dossier en à-peu-près, zones d'ombres, Molière n'ayant laissé que des comédies et des quittances. Il n'existe aucune preuve documentée de la liaison amoureuse entre Molière et Madeleine Béjart, les deux fondateurs de l'illustre Théâtre. Aucune preuve non plus qui nous indique si Armande, née en 1643 et qui épousa Molière en 1662 (là il y a un acte notarié), est la sœur ou la fille de Madeleine. Cette obscurité du trio Molière-Madeleine-Armande a passionné des générations de chercheurs et autres maîtres en affabulations.

Nicole Aronson prend parti. Armande, surnommée Menou, est le deuxième enfant de Madeleine. Le premier, mort à sa naissance, était du comte de Modène, le second, Armande, est de père inconnu et sera « assumée » par Marie Hervé, la mère de Madeleine; d'où l'imbrroglio. C'est donc une Madeleine Béjart belle-mère de Molière qu'Aronson met en scène. Elle lui fait écrire sur son lit de mort une lettre-confession (je vous ai aimé malgré tout), lettre-

vengeance (vous m'avez écarté de la direction de la troupe), lettre d'excuses (j'ai aidé vos railleurs), lettre d'explication (j'ai une part dans votre succès), toutes lettres fondues en une où, derrière la vie des camarades passée en revue de Pézénas à Paris, se glisse la silhouette d'un Molière où la tristesse de ses yeux bleus excusait une trop grande assurance, où son vif désir de plaire excusait sa maladresse au lit.

Cette lettre, Menou, arrivée au chevet de sa mère morte, la dissimulera. Molière ne lira pas ce que Madeleine n'a jamais su lui dire parce qu'il était impossible de le sermonner, et que le confronter était peine perdue. Molière, dans ce portrait sans complaisance, est fuyant; c'était un solitaire qui daignait parfois se poser près d'une (la De Brie « douce idiote », Menou), près d'un (il aime beaucoup la compagnie du beau Baron), mais qui filait sans cesse, à peine amer de rater ses tragédies, à peine surpris de réussir ses comédies.

On retrouvait un peu de Molière dans le *Roman comique* de Scarron, le *Wilhelm Meister* de Goethe ou le *Capitaine Fracasse* de Gautier. Fantastique et séducteur. Avec Aronson et sa singulière entreprise de se mettre dans la peau de Madeleine Béjart, on croise un Molière sans romanesque, déjoué par un regard inquiet. Ce n'est pas un grand livre, mais Molière est un grand sujet.

★ **Molière et Madeleine Béjart**, Nicole Aronson, Mercure de France, 1990.

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Études sur les arts

L'ÉTUDE sur le financement des arts et de la culture au Québec de la firme Samson Bélar, que la ministre des Affaires culturelles Liza Frulla-Hébert a rendu publique la semaine dernière, comporte en annexes des analyses sectorielles qui méritent le détour. Ainsi, dans le domaine de l'édition, en s'appuyant sur les données de 1986-87 tirées de « Chiffres à l'appui », l'étude rappelait qu'« en 1986-87, les recettes des maisons québécoises s'élevaient à plus de 76 millions \$, dont 92 % provenaient des ventes et le reste sous forme d'aide de l'État (MAC et fédéral), soit 8 % (un peu plus de six millions \$, dont environ 70 % du fédéral) ».

Voici d'autres données intéressantes : « Le marché total du Québec peut être estimé à 250 millions \$. Avec des ventes de 70 millions \$, les maisons québécoises s'approprient donc 28 % du marché (au début des années 1980, cette part était de 20 %). L'exportation compte pour environ 5 % du chiffre d'affaires des éditeurs québécois; 13 % de la population ne lit jamais ou très peu. »

Les auteurs du rapport proposent également quelques constats et pro-



Lisette Morin

blématiques : « les maisons d'édition québécoises étant généralement de petite taille et sous-capitalisées, leur pouvoir de pénétration des marchés

est donc bien modeste face aux grandes maisons françaises; la demande pour une œuvre littéraire est toujours incertaine. Le risque élevé laisse donc peut-être de marge de manœuvre aux éditeurs québécois qui déjà ne bénéficient que de peu d'économie d'échelle, contrairement aux maisons étrangères. La relative urgence de débiter du seul marché québécois se fait donc sentir en ce sens puisqu'il s'agit en définitive du seul moyen d'accroître le tirage à long terme. »

Finalement, on arrive à la conclusion suivante : « En raison du contexte géopolitique québécois, une consommation réduite d'œuvres francophones d'ici pourrait avoir des effets néfastes sur les auteurs québécois, les librairies et les maisons d'édition québécoises qui veillent à la diffusion de leurs œuvres. »

Colloque et festival internationaux

PAUL ZUMTHOR sera le président d'honneur du colloque *Oralité* organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval et qui aura lieu à Québec du 12 au 16 juin 1991. Le colloque sera doublé d'un festival de poésie sonore, d'art audio et de chant, organisé par le Lieu, centre en art actuel de Québec, et réunira des conférenciers d'une dizaine de pays dont Henri Meschonnic, Félix Guattari, Louis-Jean Calvet, Daniel Charles, Caroline Bayard et plusieurs autres. Le festival *Polyphonix 16*, qui se tient habituellement au centre Georges-

Pompidou à Paris, permettra d'entendre et de voir des poètes et des artistes venus d'une quinzaine de pays dont : Bernard Heidsieck, Steve McCaffery, John Giorno, Jean-Pierre Verheggen et plusieurs autres.

Lisette Morin au Conseil des arts

LA FEUILLETONNISTE du Plaisir des livres Lisette Morin vient d'être nommée membre du Conseil des arts pour un mandat de trois ans. Elle y représentera la région de l'Est du Québec.

Le théâtre jeunesse à la rencontre de la littérature

LE THÉÂTRE « Bouches décollées », en collaboration avec Communication-Jeunesse, propose un spectacle de Jasmine Dubé, *Jouons avec les livres*, qui met en scène les images, les situations et les personnages des livres pour enfants, à la Maison Théâtre, 5066, rue Clark, du 6 au 24 février. C'est par le biais d'un animal, une ratonne, personnage féérique du théâtre et de la littérature pour enfants, que le jeune public découvre les plaisirs de la lecture. Téléphone : 288-7211.

Rencontre littéraire

LES GENS du livre, en premier lieu Henri Tranquille et Yves Gauthier, accueillent l'essayiste et romancier Noël Audet, auteur de *L'ombre de l'épervier* et de *Écrire de la fiction au Québec* (Québec/Amérique), au bistro Chez Babou, 3814, rue Saint-Denis, ce mardi 5 février, de 20 h à 21 h.

VIENT DE PARAÎTRE

AUX ÉDITIONS PAULINES

ENFIN... J'AI TROUVÉ DIEU
Jean-Jacques Gareau * 89 p. * 9,50 \$

Enfin... j'ai trouvé Dieu, c'est une histoire d'amour entre Dieu et chacun de nous. « Plus je connais Dieu, plus je peux l'aimer. Connaître Dieu, c'est le plus beau cadeau que je puisse désirer. J'ai écrit ce livre dans l'espoir que mes lecteurs tombent en amour avec Celui qui les attend depuis toujours. » — L'auteur

HOMÉLIAIRE — Année B
En collaboration * 200 p. * 18,95 \$

Cet homélaire s'adresse aux chrétiens qui veulent nourrir leur foi en préparant leur célébration de l'Eucharistie ou qui, empêchés de se joindre à la communauté, ne veulent pas manquer ce « pain de la Parole ». On y trouvera pour chaque dimanche et fête une introduction, la référence des lectures bibliques et une brève homélie pour guider la méditation des textes.



LE MAL

Marcel Neusch * 132 p. * 12,95 \$

Depuis l'éveil à la conscience, l'homme s'est attaché à interpréter l'énigme du mal. Philosophies et théologies ont été mises à contribution. Jésus, lui, n'a pas donné de théorie sur le mal, il l'a affronté. Ainsi l'espérance chrétienne qui — en Christ — condamne le mal nous invite-t-elle, désormais, à le combattre.

ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél. (514) 322-7341
Télécopieur: (514) 322-4281

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

DICTIONNAIRE DES CITATIONS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Michèle Ressi
Éditions du Rocher
792 pages

CE MAGNIFIQUE ouvrage, abondamment illustré, retrace l'histoire de France à travers 3200 citations qui sont présentées par ordre chronologique, replacées dans leur contexte et commentées. Deux index alphabétiques, des auteurs, des mots clés et des mots thèmes, permettent de repérer facilement les citations.

LACENAIRE

Georges Conchon
Points, R420
216 pages

LE SCÉNARIO de Georges Conchon et Francis Girod du film *Lacenaire*, qui sortira prochainement sur les écrans, prend pour prétexte la vie du poète-égorgéur Lacenaire, qui a écrit ses *Mémoires* en trois mois, entre sa condamnation en 1835 et son exécution. André Breton en fit le père de l'humour noir tandis que Prévert le considérait comme un grand poète. On se souvient de son apparition fulgurante, sous les traits de Marcel Herrand, dans *Les enfants du paradis*.

Marie-Claire Blais
Une saison dans la vie d'Emmanuel



UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL
Marie-Claire Blais
Boréal et Boréal compact
166 pages

PIERRE

Marie-Claire Blais
Boréal compact
200 pages

L'ŒUVRE de Marie-Claire Blais n'a plus besoin de présentation. Rappelons seulement qu'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* a obtenu le prix Médicis 1966 et a été traduit en 13 langues, dont le chinois. Comme ce roman est toujours à l'étude dans les écoles, on le réimprime en format intermédiaire pour les étudiants et en format ordinaire pour le public plus fortuné. *Pierre*, qui avait reçu un accueil chaleureux de la part de la critique, est également réédité chez le même éditeur. L'automne dernier, Boréal a entrepris de regrouper et de rééditer toute l'œuvre de Marie-Claire Blais en format intermédiaire, une fois les ententes conclues avec les autres éditeurs. Ainsi les titres suivants sont déjà parus : *Le jour est noir* suivi de *L'insoumise*, *Le loup*, *Les nuits de l'Underground* et *Vision d'Anna*.

RIMBAUD D'ARABIE

Alain Borer
Seuil
coll. « Fiction et Cie »
82 pages

APRÈS *Rimbaud en Abyssinie*, Alain Borer continue de suivre les pas de l'auteur des *Illuminations* de l'autre côté de la poésie. Le début de cet essai illustre le ton unique de l'auteur : « À vingt-quatre ans, Rimbaud avait le teint sombre d'un Kabyli ». Sur la route d'Attigny, dans la campagne violette des Ardennes, il avait quitté brusquement son ami Delahaye : « La fièvre !... La fièvre me talonne ! Il me faut le climat chaud du Levant. Son ami ne devait plus jamais le revoir. »

LETTRÉS D'UN SINGE AUX ANIMAUX DE SON ESPÈCE

Nicolas Restif de la Bretonne
Manya
160 pages

« LES HOMMES se servent de leur raison pour imaginer tout ce qui est propre à les rendre malheureux. D'abord, on dirait qu'ils ont établi qu'ils ne seraient pas égaux; qu'il y aurait dans la même espèce, des possédant-tout et des n'ayant-rien. Ensuite, ils ont imaginé des lois, des règles, auxquelles ils se sont assujettis, dont quelques-unes me paraissent le comble de la folie ou de l'inconscience. (...) Enfin, pour comble de perversité, ils ont été jusqu'à blasphémer la nature en posant pour principe que les actes les plus naturels sont quelquefois des crimes, et que les actions les plus atroces sont bien souvent légitimes. » Pour un texte écrit il y a 200 ans, il y a là des accents d'actualité.

SADE VIVANT/3

Jean-Jacques Pauvert
Robert Laffont

CE TROISIÈME tome de la monumentale biographie du divin marquis couvre la période 1793-1814, soit les 11 dernières années de la vie de « cet écrivain à jamais célèbre », comme il aimait à s'appeler. Pauvert éclaire différemment l'épisode de l'arrestation en 1793, non pour modérantisme mais au contraire pour activisme. Après la mort de Robespierre, pendant les six ans de sa libération, Sade va écrire non seulement *La nouvelle Justine* et *Juliette*, mais un grand nombre d'œuvres inconnues dont Jean-Jacques Pauvert révèle l'existence. Et puis, c'est de nouveau l'incarcération, dans les premiers jours du XIX^e siècle, à Charenton, où Sade va réaliser un vieux rêve : le théâtre au quotidien.

TOUTES SES NOUVELLES

Dino Buzzati
Robert Laffont
coll. « Pavillon »

TOUTES les nouvelles de Dino Buzzati parues au fil des ans paraissent en deux volumes — le second contiendra de nombreux inédits — et sont traduites et présentées par Michel Breilman. Les thèmes favoris de Buzzati sont tous présents ici : jeunes garçons dévoyés, fillettes vouées au martyre, rapports ambigus avec la mère, chiens qui contribuent à l'élaboration de la morale de l'histoire à leur corps défendant, présence inquiétante de la montagne, existence de Dieu, le temps, l'attente, l'absurdité de la vie, l'absurdité de la mort, etc.

estuaire

C.P. 337, succ. Outremont
Montréal H2V 4N1

estuaire



Des poèmes de:
CLAUDE BEAUSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAOUST, CAROLE DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ÉLISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □
Abonnement régulier 20 \$ □
Abonnement pour institutions 30 \$ □
Abonnement à l'étranger 35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

• **Nature du prix**
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2 000 \$ des Terrasses Saint-Sulpice.

• **Origine**
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une œuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.

La Lauréate

GENEVÈVE
AMYOT

Corp d'atelier
(Le Noroît)

PIERRE PERRAULT TOUTES ISLES

Pierre Perrault met par écrit ses impressions et ses observations ethnographiques sur les pêcheurs de Tête à la Baleine, les chasseurs de loups-marins et surtout les nomades du caribou que sont les Montagnais.
232 pages • 14,95 \$

GILBERT LANGEVIN ET JEAN HALLAL

LES VULNÉRABLES

Deux voix, différentes, s'interpellent et se mêlent pour dire la bêtise des uns et l'extrême beauté de l'errance et du rêve dans la fraternité nouvelle.
62 pages • 12,95 \$

MARCEL BÉLANGER

L'ESPACE DE LA DISPARITION

Le poète interroge, dans ce nouveau recueil, l'espace étroit entre le présent et le futur, l'ici et l'ailleurs. Quel sens donner à la parole si tout coïncide et se contredit à la fois?
166 pages • 16,95 \$

l'Hexagone



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

LE MONDE n'a pas que des qualités mais il y en a qui le voit encore plus laid et plus odieux qu'il est. Benoît Dutrizac est de ceux-là, du moins si on en juge par son recueil de nouvelles, *Sarah la Givrée*. Alors, si on ne peut pas supporter les coups de hache, si on n'aime pas les odeurs fétides qui montent des tinettes et si on ne supporte pas l'idée des MTS, mieux vaut passer.

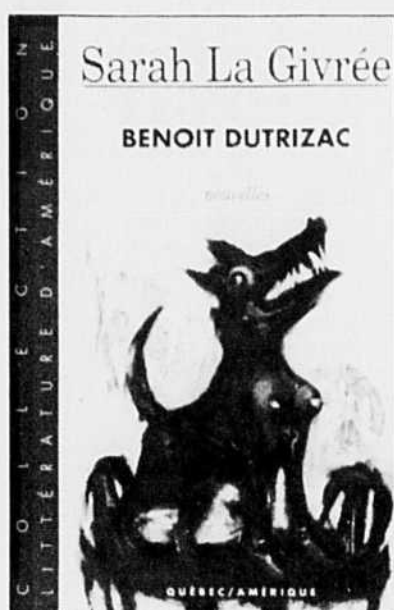
Voici un exemple caractéristique de ce livre : « Je suis un salaud. Je suis un porc. Je le sais et je l'assume... », dit un personnage qui vient de tuer sa femme parce qu'elle veut « le mettre aux aliments naturels » et l'amener voir un « psy ».

Alors, qui est Benoît Dutrizac ? On comprend qu'il fait partie des écrivains mâles de la réaction antifeministe actuellement à la mode. Il refuse le catéchisme contemporain des écolos ex-gauchistes et des altruistes ex-postmodernes. Il aime aussi se présenter comme un disciple du roman noir à qui il n'hésite pas à emprunter ses tics et ses raccourcis. De fait, il doit beaucoup au « pop » par son attitude anti-intellectuelle. C'est

un produit des cégeps rock'n'roll. On ne peut pas dire de lui que c'est un écrivain du bon ton mais on ne peut pas dire non plus que c'est un écrivain sans intérêt.

Ce recueil contient six nouvelles « affreuses » qui sont très inégales par le ton et par le traitement. Dans *Sarah la Givrée*, qui a donné son titre au recueil, l'auteur nous plonge dans la pure horreur du meurtre rituel. C'est la vieille histoire de la mante religieuse qui fait tellement peur aux hommes, non sans raison. Dans *La Goutte*, un jeune écrivain attrape une maladie vénérienne qu'il transmet charitativement à une fille « sympa qui travaille à Amnesty internationale ». Les textes de Benoît Dutrizac sont, en général, des percées dans la psychologie de l'angoisse. La sexualité violente, le meurtre, le cannibalisme, l'inceste, l'alcool ont donc des rôles importants à jouer quoique l'humour, évident, ramène à des proportions plus modestes ce qui est choquant au premier chef.

Au sujet de l'actualité, omniprésente dans les textes de ce recueil, on sent que Benoît Dutrizac n'aime pas la société dans laquelle il vit. C'est un constat critique radical. Montréal est une « Télé-Nécropole ». Ses personnages vivent dans « un paradis solitaire pour solitaires paumés nihilistes ». Les attaques *ad hominem* ne manquent pas. C'est ainsi



que Gilles Carle « est laid comme une pieuvre asthmatique », Mulroney « le plus idiot des réactionnaires » ou Jacques Parizeau « un disciple grasseux du Dieu brylcreem... »

On aura compris que tout cela tient davantage de l'invective que de la véritable observation. Ce monde hideux est celui du « père cruel » auquel le romancier consacre un texte particulièrement violent où des « asticots obèses » et des insectes « se

gouffrent de cadavres nucléarisés qui hantent les villes ». Il faut reconnaître également que ce ne sont pas là des thèmes nouveaux. Ce sont même les thèmes classiques de la littérature qu'écrivent inlassablement les éternels « enfants du siècle ».

La seconde passion de Benoît Dutrizac est la littérature et la plupart de ses personnages écrivent ou veulent écrire quand ils ne sont pas saouls. Il aime que l'art soit sauvage et pur, à l'inverse de ce que pensent « quelques éminents prétentieux de l'établissement littéraire des quotidiens de Montréal ». Il tonne contre les mœurs peu vertueuses des écrivains et des éditeurs. Il vomit contre les poètes. La dernière nouvelle du recueil, *Du cœur au ventre*, est d'ailleurs l'histoire d'un journaliste romancier, Carmen Khan, qui accouche littéralement d'un livre sur le clavier de son ordinateur. C'est un texte très lucide, le meilleur du recueil avec *Sarah la Givrée*. Au fond, Benoît Dutrizac est un écrivain romantique, si on en juge par sa conception de l'art qui est « une question de vie ou de mort ». Un des personnages de Dutrizac précise même qu'il écrit « comme si j'avais les testicules sur le bord d'un broyeur électrique ».

C'est peut-être à cause de cette urgence-là que Benoît Dutrizac écrit vite. De fait, son style est négligé au point de rebuter tout dévot de la di-

gnité grammaticale. On peut pardonner quelques meurtres symboliques et quelques cadavres dans les ordures, on peut pardonner presque toutes les grossièretés à condition que les pronoms relatifs soient utilisés avec correction, ce qui n'est pas toujours le cas dans ce livre. Pourquoi bâcler son travail quand on aime la littérature et qu'on a quelque chose à dire ? Benoît Dutrizac semble porter une piété filiale à Kafka. Peut-être ne sait-il pas que le style de Kafka est cristallin.

D'évidence, Benoît Dutrizac a voulu tout dire dans ce livre en se fiant à son bagout et à son instinct. Il y a donc beaucoup trop de matière et beaucoup trop de points de vue dans ce recueil si bien qu'on ne sait pas par quel bout le prendre. L'écrivain aurait du choisir entre la critique sociale, le cri, le pamphlet, la littérature pure, etc. En bref, il aurait pu se contrôler, ce qui est, reconnaissons-le, difficile en art et avec un talent d'insulteur patenté et de polémiste. Mais c'est un prosateur énergique. Il a le don de donner la vie à des personnages. Il sait comment créer un décor, une ambiance. Son personnage de Sarah la Givrée a quelque chose de fascinant.

Avec ses joues blanches, sa bouche rouge et son mécanisme de machine à tuer, c'est une Coppélia nouvelle manière. On l'imagine très bien dans les contes d'Hoffmann, sauf que

Benoît Dutrizac n'a su, ou n'a pas voulu, mener son personnage et sa nouvelle jusqu'au bout. C'est pourtant dans cette nouvelle, au beau rythme binaire, qu'on voit le mieux l'originalité du talent de Benoît Dutrizac et ses limites actuelles.

Sarah la Givrée, Benoît Dutrizac, nouvelles, 160 pages. Éditions Québec-Amérique, Montréal, 1991.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

120 p.
14,95\$



400 p.
29,95\$



342 p.
24,95\$



243 p.
24,95\$



213 p.
24,95\$



125 p.
12,95\$



Tome 1:
200 p.
34,95\$



112 p.
24,95\$



112 p.
18,95\$



1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Chistiane Duchesne

Les mots qui donnent des frissons

Dominique Demers

ELLE ÉTAIT arrivée en trombe. Les cheveux défaits, le souffle un peu court et le sourire radieux. Elle venait de publier un petit livre d'images qui ne ressemblait à rien de ce qui traînait sur les rayons dans les librairies. Même le titre était bizarre : *Le loup, l'oiseau et la violoncelle*. Un récit fou, poétique, excentrique, balayé par un grand vent de liberté.

C'était il y a dix ans. Cette semaine, elle avait le même sourire lumineux et cet air empressé de quelqu'un qui n'a jamais assez de temps pour dévorer la vie autant qu'elle voudrait. Elle avait les paupières lourdes après une longue nuit à revoir mille détails d'une série de 195 émissions de télé pour enfants destinée à Radio-Canada. « La nuit a été courte », a-t-elle admis comme une enfant prise en faute.

Christiane Duchesne venait cette fois me parler de *La vraie Histoire du chien de Clara Vic*, prix du Gouverneur général en littérature pour enfants, un roman pour les dix ans et plus paru aux Éditions Québec-Amérique. Comme son histoire de loup et de violoncelle, publiée au Tamaris, le père de la courte échelle, celle de Clara Vic ne ressemble à rien. Elle s'inscrit en marge de la production actuelle. Avec bonheur.

Entre le loup et Clara Vic, Christiane Duchesne a roulé sa bosse partout. Elle a traduit quelques centaines de livres pour enfants, écrit des tas de chansons, piloté la revue *Coucou*, inventé *L'enfant de la maison folle* — « un livre dans une maison, un livre-œuvre d'art qui fait aussi de la musique » et qu'on peut admirer sous verre parmi les livres rares de la Bibliothèque Nationale — signé un court métrage, *Victor la terre éclate*, un roman, *Gaspard ou le chemin des montagnes* et plusieurs courts récits. Le prochain à paraître, *Le voyage de Benjamin*, une commande de l'ACDI, a justement été illustré par Pierre Pratt qui vient lui aussi de remporter le Prix du gouverneur général en littérature de jeunesse, catégorie illustration, pour *Les Fantaisies de l'oncle Henri*, chez Annick Press.

Christiane Duchesne est une bilingue infatigable. Une exploratrice de la forme, des moyens de dire. Pour la suivre dans son parcours en montagne russe, il faut avoir le cœur solide. Son curriculum

vital risque d'étonner mais jamais de faire bâiller. De la télé au cinéma en passant par le livre et la chanson, un lien : l'enfance. « Et ce qui m'intéresse avec les enfants, ce n'est pas tant d'inventer une histoire que de raconter des émotions. Quand j'ai le filon émotif, je sais que ça va aller ».

Le succès ? C'est une autre histoire. Christiane Duchesne ne l'a jamais traqué. « J'ai fait des tas de choses, dit-elle. Certaines ont été diffusées. D'autres pas. J'ai souvent lancé des ballons qui ne me sont jamais revenus. Quand j'ai terminé Clara Vic, je me suis dit : en voilà un autre qu'on va pilonner bientôt ».

Elle l'avait laissé mûrir longtemps, l'avait fignolé pendant un an, avait eu du mal à s'en défaire. « En apprenant que je recevais le prix du gouverneur général, je me suis dit que j'avais eu raison après tout. De tenir mon bout. De refuser de pondre des historiettes pour rien. D'attendre d'être prête. Et de faire à ma tête de mule en écrivant Clara Vic ».

La vraie Histoire du chien de Clara Vic est né d'un coup de tête, il y a cinq ans, un soir de fête et d'ouzo avec des amis grecs. « Ils m'ont donné envie de revoir la Grèce, dit-elle simplement. J'avais vu Istanbul aussi et je m'étais promis d'y amener mes enfants, si j'en avais un jour. Et puis, je voulais aussi faire un pied de nez à la vie... Elle a quitté Montréal avec son compagnon et leurs deux enfants, sept et dix ans. Ils sont partis un an, sans itinéraire et sans billets de retour. Ils ont voyagé 52 heures en train depuis Paris pour voir Istanbul et erré plusieurs semaines en Turquie avant de mettre le cap sur la Grèce ».

Sur un bateau menant à Mykonos, ils ont croisé la petite île de Tinos, inconnue des touristes et bourrée de pigeonniers. Le capitaine du navire a accepté de déposer quatre Québécois curieux sur « ce morceau de pays détaché du continent, perdu comme tant d'autres îles au beau milieu de la mer ». C'est là que commence le roman. « Le passage du débarquement de Clara Vic, je l'ai vécu exactement comme dans le livre », dit Christiane Duchesne.

Et comme dans l'histoire de Clara Vic, les quatre explorateurs ont rencontré un chien. Sorti de nulle part, seul et perdu, sans maître ni maison. Un paquet de poils affamé qui les a suivis. Le roman de Christiane Duchesne raconte ce double approvisionnement. D'une île et d'un chien. Avec tous les questionnements et les dé-



Christiane Duchesne

PHOTO JACQUES GRENIER

chirements que cela suppose lorsqu'on est enfant. C'est écrit à fleur de peau, avec des mots tout simples porteurs d'images extraordinaires. « J'habite dans une île en marbre vert. On la gruge à petits coups, on la creuse de partout. On mange les montagnes. Et il en reste toujours », écrit Clara Vic, l'enfant narratrice

dans son petit carnet de voyage rouge.

« Dans Clara Vic, l'écriture est très importante, dit Christiane Duchesne. Trop souvent, parce qu'on s'adresse aux enfants, on mise sur l'histoire en oubliant l'écriture. J'aime chercher les mots qui donnent des frissons ».

Micheline LA FRANCE Le Talent d'Achille

«...une œuvre toute en mystère et en demi-tons...»

Odile Tremblay, *Le Devoir*

«...un talent remarquable et une singulière grâce.»

Jean-Roch Boivin, *Voir*

«Micheline La France vient d'atteindre sa pleine maturité d'écrivain.»

Réginald Martel, *La Presse*

«*Le Talent d'Achille*, c'est un très beau roman, bien écrit, intelligent, fin, sensible et universel.»

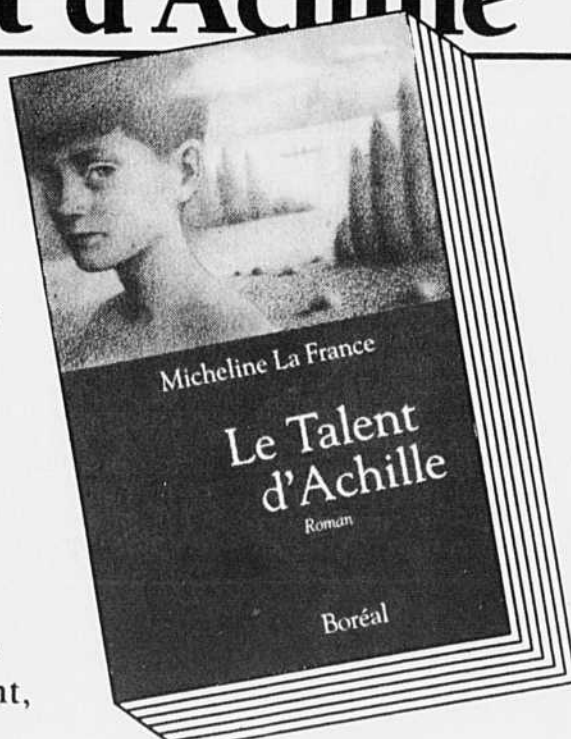
Minou Petrowski

Double Espresso, Radio-Canada

«Une histoire fascinante qui vous demeure en tête une fois que vous avez terminé le livre, c'est vraiment très maîtrisé et très réussi.»

Marie-France Bazzo

Et quoi encore?, Radio-Canada



Dernière page à la NBJ

Guy Ferland

APRÈS 25 ANS de labeur, des milliers de pages publiées et de nombreuses controverses provoquées, la revue la Nouvelle Barre du Jour cesse ses activités avec une dernière parution étonnante : une anthologie de textes de 240 écrivains représentant l'évolution de la revue et intitulé judicieusement *Fin*.

Dans son texte liminaire, Jean Yves Collette souligne que « l'impossibilité de trouver une équipe de remplacement qui aurait satisfait à nos exigences constitue donc la première raison de l'abandon de nos activités ». Il est à signaler que si la revue ferme ses portes, la maison d'édition continuera de publier, bon an mal an, des livres de « qualité ».

La deuxième raison de cette fermeture a trait à la bureaucratie incommensurable qui drainait trop l'é-

nergie des membres de la direction. Jean Yves Collette parle des haut-le-cœur provoqués par « la bureaucratie qui nous était imposée, comme si nous étions une multinationale, nous qui n'étions même pas une PME. » La multiplication des formulaires engendrée par l'arrivée de la TPS a également contribué à cette fin abrupte.

Il faut souligner, avec Jean-François Chassay qui situe la revue par rapport à l'évolution de la pensée québécoise dans son texte « Laboratoire », que « le travail d'ébullition — de 'laboratoire' — comme on l'a souvent écrit — de l'équipe de *La Barre du jour* concerne d'abord la fiction et celle-ci aura été nourrie par la réflexion théorique. Or, en ce qui concerne la pratique d'écriture, *La Barre du jour* aura été un lieu primordial, exemplaire, et beaucoup plus ouvert qu'on a parfois voulu l'admettre. »

LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

le plaisir des
livres

Sylvain Auroux

PHOTO JACQUES GRENIER

Guy Ferland

LES PHILOSOPHES ! Ces amis de la sagesse qui discutent sans fin de la transcendance, de la subjectivité, de l'être en tant qu'être, du *Dasein* et d'autres choses aussi abstruses. C'est cette image qui persiste, mais que prennent d'assaut une armée de penseurs innovateurs qui ont travaillé au dictionnaire *Les notions philosophiques* dirigé par Sylvain Auroux aux Presses universitaires de France (PUF).

Imaginez une entreprise menée depuis plus de dix ans, une liste de 700 collaborateurs, quelque 5500 entrées, à peu près 30 millions de signes répartis sur 3300 pages, et vous aurez une petite idée du travail accompli. Sylvain Auroux, qui avait un peu plus de trente ans lorsque la PUF lui ont confié la tâche en 1982, parle d'années de baigne.

L'ouvrage est le deuxième tome d'une vaste « Encyclopédie philosophique universelle » dirigée par André Jacob et qui comprend *L'univers philosophique*, déjà paru, *Les oeuvres philosophiques* et *Les textes philosophiques*, à paraître. Cette somme atteindra les 10 000 pages...

Pour Sylvain Auroux, le défi consistait à renouveler le dictionnaire du vocabulaire de la philosophie de Lalande qui datait du début du siècle. Il fallait trouver une orientation nouvelle qui ténait compte des développements de la philosophie, des ouvertures aux autres cultures et des avancées des sciences. En plus, il de-

vait éviter les écueils de trop ouvrir le dictionnaire à des notions étrangères qui auraient transformé l'ouvrage en encyclopédie et ne pas prendre de parti pris idéologique. Part tenu avec brio puisque l'auteur-directeur affirme que le dictionnaire constitue rien de moins qu'une « nouvelle donne » philosophique. « Rien ne pourra plus être comme avant », affirme-t-il d'emblée.

Sylvain Auroux était l'homme de la situation pour ces travaux gigantesques. Quelques notes biographiques permettent de saisir le phénomène. Plein d'énergie et d'humour, le docteur en philosophie est directeur de recherche au CNRS et dirige l'équipe d'Histoire des Théories linguistiques de l'Université Paris 7. Il travaille entre autres sur la théorie de la connaissance, l'histoire des sciences du langage et la philosophie des sciences. Il a publié des centaines d'articles et plusieurs livres dont *L'encyclopédie grammaticale* et *langue au XVIIIe siècle* (Mame), *La sémiotique des Encyclopédistes* (Payot) et l'année dernière, *Barbarie et philosophie* (PUF).

Lexicographe et théoricien des sciences, Sylvain Auroux avait tous les éléments pour mener à bien le projet. Mais cela n'aurait servi à rien s'il n'avait eu l'aide des philosophes québécois, affirme-t-il. « Non seulement ont-ils une culture française et américaine, mais ils nous ont appris à être agressif en philosophie et à ne pas se laisser impressionner par les bonzes. Cette attitude frondeuse nous a permis de garder un niveau de rédaction exigeant et accessible,

et de ne pas accepter n'importe quel article à cause de la réputation d'une sommité. Il n'y a pas eu de courtoisie dans nos choix d'articles. De plus, il se trouve que les philosophes québécois sont spécialistes dans certains domaines de la pensée, comme la philosophie économique, la logique, la philosophie grecque, la psychanalyse et j'en passe. En tout, une cinquantaine de Québécois ont participé à la rédaction du dictionnaire, dont plusieurs professeurs de cégeps qui sont très compétents. »

À cet égard, François Duchesneau, directeur du département de philosophie de l'Université de Montréal, a agi comme conseiller scientifique principal, rédacteur de certains articles sur la génétique, entre autres, et « entremetteur » philosophique puisqu'il dénichait les talents d'ici lorsque son ami Sylvain Auroux appelait à l'aide.

« Je tenais à ce que le dictionnaire soit ouvert à toute la francophonie à la rédaction puisque les compétences sont disséminées partout en France, au Québec, en Belgique, etc. Et les échanges entre les philosophes français et québécois sont plus nombreux qu'on le pense. »

Cette ouverture dénote également une nouvelle façon de concevoir la philosophie. Sylvain Auroux, en bon spécialiste de Diderot, considère que l'esprit philosophique doit être imprégné par l'esprit encyclopédiste et que la philosophie est une réflexion sur l'interconnexion des champs de connaissance. « Toute chose qui pose un problème philosophique ou qui renferme de la pensée doit être con-

sidérée sans parti pris. Par ailleurs, il y a des tonnes de philosophes qui inventent des termes ou des notions philosophiques sans pertinence qu'il faut rejeter. »

Pour éviter de tomber dans le piège d'une école de pensée lorsqu'on définit un terme ayant plusieurs acceptions, le dictionnaire d'Auroux — « qui n'est pas un dictionnaire de langue, mais d'adresses qui donnent accès à différents contenus » — privilégie les entrées multiples pour une même notion. « Notre dictionnaire assume ainsi la diversité et respecte la différence. »

« Notre but avoué, continue Sylvain Auroux, c'est de transformer la philosophie. En donnant une vue d'ensemble des notions philosophiques et en ouvrant les perspectives sur la science et les cultures étrangères, on ne peut plus penser comme avant. C'est pourquoi je tenais à intégrer des notions comme masturbation, prostitution, guerria, information, mass médias, gastronomie, avortement, impôt, sida, etc., à des termes plus conventionnels comme substrat, transcendance, dialectique, maieutique... »

En fait, Sylvain Auroux et François Duchesneau étouffent dans la philosophie « restreinte » de la métaphysique. Et les Québécois, « qui ont un rapport plus libre à la pensée et à la langue », selon Auroux, ont su donner du souffle à l'entreprise.

Espérons que ce gros bouquin sonne le réveil des philosophes de leur sommeil dogmatique et donne enfin une crédibilité accrue à la philosophie en cette fin de siècle.

◆ Rentrée

Au Méridien, Gérald LeBlanc parle de *Montréal, comme je l'ai vu* alors que Nicole Brossard et Lisette Girouard proposent une *Anthologie de la poésie des femmes au Québec* chez Remue-Ménage.

Chez Libre Expression, signaux deux titres : *Un été sans aube* de Agop Hacıkyan et Jean-Yves Soucy, un grand roman historique qui raconte le tragique destin des Arméniens au cours de la Première Guerre mondiale, et *Ailleurs en Arizona* de François Barcelo, une suite surprenante de *Nulle part au Texas*.

Leméac éditeur publie *Peer Gynt* de Henrik Ibsen traduit par Marie Cardinal, en coédition avec Actes Sud dans la collection « Papiers ». Jean-François Chassay, collaborateur au « Plaisir des livres » fait paraître un premier roman d'apprentissage portant sur les années 80, *Obèses*. Les mémoires d'Alice Parizeau constitueront certainement une des publications importantes du printemps. Une nouvelle collection basée sur des faits vécus et dirigée par Michèle Provost voit le jour, « La vie en récits ». Le premier titre est *Le cancer à onze ans* de Mathieu Froment-Savoie qui témoigne de la lutte quotidienne contre ce mal.

XYZ publie, en coédition avec Flammarion, le deuxième roman de Louis Hamelin, l'auteur de *La rage* qui avait obtenu le prix du Gouverneur général l'an dernier, *Ces spectres agités*. Le roman paraîtra le 20 février à Montréal et à l'automne à Paris. André Brochu propose, toujours chez XYZ, une « nouvelle » intitulée *La croix du Nord* tandis que Sherry Simon présente en collaboration un essai, *Fictions de l'identitaire au Québec*.

Enfin chez HMH, Claude Blouin publie un livre à mi-chemin entre le

roman et l'essai, *Un temps rêvé*, qui porte le sous-titre révélateur de « Portrait du lecteur en cinéphile ».

Voilà pour ce tour d'horizon qui ne se veut pas exhaustif, loin de là, mais qui donne une idée de ce qu'on aura à se mettre sous les yeux d'ici l'été.

◆ Melville

buent à l'ébranlement de l'édifice melvillien à compter de l'année 1850. Melville n'en demeure pas moins fort productif et donne encore deux énormes pavés, *Mardi* et *La vareuse blanche*. *Mardi* représente un long voyage initiatique, une manière de *On the road* qui se passe toutefois sur la mer, alors qu'une petite bande de paumés, véritables *beatniks* avant le temps, fendent l'eau et accostent dans un tas de pays jusqu' alors inconnus. L'objet de ce voyage, ce n'est rien de moins que de découvrir si la paix, la justice, le droit, la loi, l'amitié et l'amour ne sont que des mots vides de tout contenu, ou bien l'expression de la sagesse de toutes les nations et son inscription dans la quotidienneté même. Cette quête de l'absolu, pourtant éblouissante, tourne mal, et ouvre la voie à *La vareuse blonde* qui décrit les conditions de vie, absolument inhumaines, que l'on pouvait retrouver au milieu du siècle dernier sur un navire de guerre. Le grand pacifiste qu'était Melville fut désenchanté de l'accueil qu'on fit à son gros roman et passa par la suite à autre chose. Le reflux du grand fleuve s'étant tu, il n'écrivit plus que des contes dont l'extraordinaire *Bartleby l'écrivain* dans lequel s'exprime son refus global.

Encore dans la pleine force de son âge, Melville s'enferme en lui-même, aussi bien sur ses terres de Pittsfield qu'à Jérusalem où il se rend afin de tenter une dernière fois de découvrir

sinon le sens de sa vie, du moins celui de l'univers. Il revient de son voyage affligé, se perd un long moment dans l'écriture d'un long poème religieux, *Clarel*, avant de sombrer tout à fait dans une description épique de la guerre de Sécession. Rien ne va plus, les dés ne rebondissent plus, surtout pas à Pittsfield qui est devenu un éléphant blanc que les contes publiés par Melville dans les magazines n'arrivent plus à payer. Ce sera donc le grand déménagement à New York où Melville, en désespoir de cause, finira par accepter un modeste emploi de douanier. Entretemps, son fils Malcolm se sera suicidé et les gens mêmes de sa maison se seront presque tous éloignés de lui. Curieusement, Melville n'en retrouvera pas moins une certaine paix intérieure, à n'écrire plus que de très courts poèmes tout en cultivant les roses, la grande passion de la fin de sa vie. Fin de sa vie qui l'a surpris, fin janvier 1891, alors qu'il écrivait *Billy Budd*, cette fatalité qui fut celle de sa vie : cet impossible désir que représente l'amour entre hommes.

Pour terminer, il y a au moins un autre élément de la dynamique melvillienne qui explique qu'on l'ait tant relu depuis les années soixante. C'est qu'avant tout autre écrivain américain, Melville avait prévu que les États-Unis ne pourraient échapper à leur propre mouvement, celui de devenir cet Empire qui, comme c'est dit dans *Mardi*, ne manquera pas, au-dessus du Pacifique, de se faire confronter l'Occident et l'Orient. Comme on sait encore, les *beatniks* le croyaient aussi et ont enjamé légèrement le Pacifique, à la recherche non de la guerre, mais de ces fleurs de lotus du Bouddha, aussi bien dire cette poésie souveraine que Melville a si bien pratiquée dans son ultime vieillesse. Voilà entre autres ce qui fait de lui un écrivain éminemment contemporain, en même temps dépossédé de tout et prodigieusement plein de toutes les beautés du monde. Lisez-le : vous verrez bien.

★
Victor-Lévy Beaulieu a publié *Mon-sieur Melville*, ouvrage en trois tomes, aux éditions VLB en 1978. Ce mois-ci les éditions Stanké publient *Docteur Ferron*, un essai que Victor-Lévy Beaulieu consacre au regretté Jacques Ferron.

◆ Tougas

l'oeuvre, inscrites dans le texte, sont réalisées ? Je sais que l'existence des prix contribue à stimuler la lecture, mais il y a là quelque chose d'un peu impur qui me gêne et je n'aime pas qu'on me donne un rang, fût-ce le premier.

Surtout, Gérald Tougas est troublé par la cérémonie bilingue de la remise des prix, mise en scène à la Place des Arts le 22 janvier dernier. Le lauréat refuse qu'on impose à l'institution littéraire « un symbole aussi criant, aussi visible et aussi gênant au sens politique ». Il est scandalisé du fait qu'on profite de l'occasion pour dire à tout le monde que nous sommes un pays bilingue, pour affirmer les deux langues officielles et faire comme s'il n'y avait aucun problème au Canada.

Au sujet du bilinguisme, Gérald Tougas sait de quoi il parle.

« Je connais ça. Je suis un franco-manitobain. J'ai appris les deux langues. J'ai appris d'abord un peu plus d'anglais que de français. J'ai passé une partie de ma vie à me débrouiller. Pour pouvoir faire en sorte que ma langue maternelle devienne ma langue natale, ma vraie langue. Pour entrer en possession de cette langue-là. Et c'est comme si, pour me récompenser, on m'impose pendant toute une journée ce faux mélange, cette farce de bilinguisme ! » Le problème de grandir dans un pays bilingue, Tougas l'a réglé vers l'âge de 16 ou 17 ans, au collège classique des pères Rédemptoristes de Sainte-Anne-de-Beaupré qui l'avaient pris en charge. Plus jeune, au Manitoba, il fallait cacher ses livres de français

quand l'inspecteur visitait l'école du village. Au Québec, en Versification ou Belles-lettres, son professeur d'anglais lui a fait découvrir Shakespeare (« j'étais ébloui, estomaqué ») et lui a ouvert la porte à la lecture des romantiques anglais, Shelley, Coleridge, Byron et les autres. Puis, au cours de français, le collègue Tougas fut ébloui par Hugo et Chateaubriand.

« Là, j'ai vraiment eu l'impression que je ne pouvais pas continuer à mener ces deux admirations. Comme si deux absolus étaient en lutte. »

Choisissant la langue française, Gérald Tougas a fréquenté les poètes autant que les romanciers, Valéry comme Flaubert. Aujourd'hui, il me confie : « J'ai l'impression que je rejoins les poètes dans mon rapport aux mots. Dans la mesure où les mots pour moi sont des substances délectables, sont des êtres concrets. Un mot pour moi, ce n'est pas juste le signe vide de la chose, il a une forme, une densité, c'est une matière. »

Pour Tougas, comme pour Flaubert, il faut aussi que la phrase passe bien dans le gueuloir. Mais l'écriture ne vise pas pour autant la forme pour la forme, au sens parnassien du mot. Quand Flaubert dit qu'il rêverait d'écrire sur rien, qu'il souhaiterait n'avoir que des phrases à écrire, il ajoute aussitôt que cette utopie de l'écriture ne doit pas le céder à l'incarnation de l'oeuvre. « Si l'art n'était pas là pour témoigner de l'humain et l'interpréter, pour lui donner une forme et le transformer en objet de langage ou autre, il n'aurait pas de sens ni de raison d'être », commente l'écrivain.

Dans son roman *La mauvaise foi*, Gérald Tougas fait un pèlerinage au pays natal. Son narrateur, Marcel, retourne au Manitoba enquêter sur la mort suspecte de sa sœur Irène. Dans le train qui force vers les plaines de son enfance, il rencontre cette Christine, étrangère bilingue dont le beau visage évoque celui de sa sœur. Marcel retrace alors les étapes de sa vie et de celle d'Irène.

Ce livre de Gérald Tougas porte le genre romanesque à un sommet de finesse et d'élégance, de culture et de plaisir littéraire. En même temps qu'il propose la peinture sociale d'une époque — celle des années 50 au Manitoba et des années 60 au Québec —, ce roman nous montre un écrivain à la recherche de lui-même.

En regard des récits de son oncle Philippe, le narrateur Marcel cherche à retrouver une unité perdue dans « l'étroite épaisse platitude nord-américaine » où la vie utilitaire prédomine, où l'art devient l'équivalent de la décoration intérieure.

Au contraire de sa sœur Irène, Marcel a accepté tous les compromis. « Respirer, c'est accepter », disait Henri Michaux. Je te ressemblais, dit Marcel à Irène au début du roman, sauf pour le courage et la mort. Je suis bien vivant, moi, mais tout compartiment. Je suis comme ce train qui m'emporte. Je suis un homme en pièces détachées. Je voudrais bien retrouver un peu de courage et de dignité à mon tour, dit le frère à la sœur qui se serait suicidée pour refuser la répression de son milieu social. Durant tout le roman, Marcel pleure sur lui-même. Avec la mort de sa sœur, c'est lui aussi qui est disparu, c'est une partie de lui-même qu'on a enterrée.

Ainsi peut se comprendre le titre du roman, explique Gérald Tougas, mais pas dans le sens explicite de l'expression. Bien sûr, on entend habituellement par mauvaise foi le refus de reconnaître les faits, de jouer à cache-cache avec soi-même, comme l'analyse Sartre au début de *L'Être et le Néant*. Il y a la mauvaise foi des amoureux qui font semblant qu'ils ne sont pas en train de jouer une scène de séduction. Il y a aussi la mauvaise foi de l'Église intégriste, ultra-montaniste du Manitoba, à l'image de ce qui s'est passé au Québec.

Pour l'histoire franco-manitobaine



Jean ROYER

▲ Poésies

ANTHOLOGIE DE LA POESIE FRANCO-MANITOBAINE

J.R. Léveillé
Les Éditions du Blé
Saint-Boniface, Manitoba.

L'HISTOIRE littéraire du Manitoba français vient d'être réunie pour la première fois dans ce document où la poésie sert de mémoire collective. Son auteur, le poète et essayiste J.R. Léveillé, a bien choisi de faire de cette oeuvre un document historique, disons un répertoire, plus qu'une anthologie strictement littéraire.

Ainsi se déroule devant nos yeux l'histoire des préoccupations du peuple canadien-français du Manitoba, fier de ses origines françaises, combattant pour sa langue et sa culture, aliéné par la majorité anglophone, défait dans la mort du « prophète » Métis Louis Riel, mais toujours attaché à un territoire et à une tradition, jusqu'à trouver ses propres voix ces dernières années et à s'attacher finalement, par la poésie, à la matérialité de la langue, remplaçant l'expressionnisme par le formalisme.

Disons d'abord que cette anthologie réunit des écrivains et poètes qui ont eu quelque rapport avec le Manitoba, soit qu'ils y sont nés ou y ont émigré ou vécu un temps, soit qu'ils y ont écrit ou publié des vers. Mais ce que nous apprenons, à travers le travail monumental de Léveillé et de ses collaborateurs, c'est que la poésie de langue française au Manitoba suit les mêmes chemins historiques que celle du Québec.

Des premières chansons populaires et patriotiques de Pierre Falcon en passant par le messianisme de Louis Riel, puis par les poésies de l'aliénation et de l'abnégation jusqu'à une vie littéraire animée par Pierre Lardon, en rejoignant ensuite dans les années 1960 l'idée d'une poésie plus essentielle qu'existentielle et ouverte sur le monde avec Louis-Philippe Corbeil, la poésie franco-manitobaine peut aborder le fleuve des hypothèses modernes du langage, avec des poètes comme Savoie, Léveillé et Amprimoz, et prendre l'allure de combats moins ethniques avec des féministes comme Louise Fiset et Janick Belleau. Quant aux plus récents poètes, ils retournent au rêve parnassien de la forme pour la forme et à la méditation romantique devant la nature. Cette simplicité peut apparaître comme une réaction à la poésie plus savante de leurs aînés Léveillé et Amprimoz (ce dernier étant fortement survallué grâce à son aura de théoricien).

En somme, cette poésie est toujours restée en communication avec le peuple pour qui elle s'est écrite, en même temps qu'elle est restée perméable aux influences françaises et québécoises.

Depuis les années 70, les liens avec la poésie québécoise sont les plus évidents, de sorte que Léveillé en arrive à observer que la poésie franco-manitobaine est « un microcosme de l'aventure poétique québécoise ». En effet, on peut se demander si le corpus québécois, dans un proche avenir, ne devrait pas contenir — sans les annexer et en reconnaissant leur vitalité propre — les diverses poésies du Canada français, qui s'écrivent en

Ontario et dans l'Ouest. En ce qui concerne la poésie acadienne, les liens avec le Québec sont différents et les thématiques plus distinctes.

On ne saurait nier en tout cas que la poésie franco-manitobaine, si elle n'est plus, dans sa modernité, une mémoire collective, reste l'incarnation des préoccupations de l'individu de langue française en Amérique. On y lit un désir de s'identifier aux exigences littéraires québécoises, en même temps qu'un refus des valeurs américaines et canadiennes.

L'ouvrage de Léveillé comporte un choix généreux de poèmes écrits depuis deux siècles. On sera étonné de lire les oeuvres de Louis Riel qui, si elles sont le plus souvent didactiques, savent parfois aborder le lyrisme avec un ton plus personnel, lui qui vécut sur les bords du Saint-Laurent un temps et qui écrivit une « Ode à ma sœur », cette Henriette Poitras qu'on retrouve à ses côtés dans l'anthologie.

Une biographie détaillée ainsi qu'une bibliographie accompagnent le choix des oeuvres de chaque poète retenu, de sorte que l'anthologie peut servir de guide de l'histoire littéraire et de l'histoire du Manitoba français.

Cet ouvrage monumental de Léveillé et de son équipe nous fait voir le courage historique et contemporain de tout un peuple manitobain qui vit et survit en français et qui affirme par sa littérature son droit d'être au monde. « La poésie est libératrice, même dans une situation minoritaire extrême », écrit l'auteur de cette anthologie exemplaire.

★★★

Quelques parutions récentes. *Poésies 1923-1988* (Poésie/Gallimard) du grand poète belge Norge, qui vient de mourir à l'âge de 92 ans. Voici une poésie qui se veut chanson pour chaque moment de notre vie, dit Lorand Gaspar dans sa préface, une poésie qui reste inséparable de la langue sur laquelle elle nous invite à méditer. « La parole de Norge, écrit le préfacier, est d'un bout à l'autre non seulement une affirmation de la vie mais aussi de sa confiance en cette vigueur dont la poésie se nourrit, que toute vie incarne ».

Dans la collection Poètes d'aujourd'hui de Seghers, parution d'un *Novalis* de Gilles Jallet et réédition du *Guillevic* de Jean Tortel. Pour Guillevic, la bibliographie et le choix de textes s'arrêtent malheureusement en 1978. Une mise à jour jusqu'à un de ses récents livres, *L'Art poétique*, aurait sûrement été utile pour la connaissance et la compréhension de ce poète, un des plus grands de notre siècle. Pour sa part, Gilles Jallet nous présente Novalis comme « un poète qui pensait » et sa brève étude est d'une grande qualité, de même que ses traductions des textes du poète allemand.

Enfin, deux études plus didactiques. *Poésie québécoise, évolution des formes*, de Hélène Dame et Robert Giroux, chez Triptyque. Ici, trois analyses tentent de décrire l'évolution du corpus depuis Nelligan. Cet essai de sémiotique s'attarde à Nelligan et Nicole Brossard ainsi qu'à Jean-Aubert Loranger et Anne Hébert. De son côté, l'Association française des enseignants de français vient de faire paraître une méthode : *Aimer/enseigner la poésie*, chez Syros/Alternatives. Daniel Delas a présenté et réuni les textes de cet ouvrage qui fondent une méthodologie d'approche de la poésie dans les écoles.

LE DEVOIR PRÉSENTE LE

CONCOURS BELLE GUEULE DE NOUVELLES

La Revue STOP organise pour une troisième année consécutive le Concours BELLE GUEULE de nouvelles. Trois prix sont offerts:

1^{er} prix: 1,000\$2^{ème} prix: 500\$3^{ème} prix: 250\$

Pour obtenir tous les renseignements et le formulaire d'inscription, téléphonez au (514) 526-0849 ou écrivez à: Concours BELLE GUEULE de nouvelles, C.P. 983, Succ. C, Montréal Qc. H2L 4V2. (Date limite: 11 mars 1991.)

Une collaboration de:

LE DEVOIR



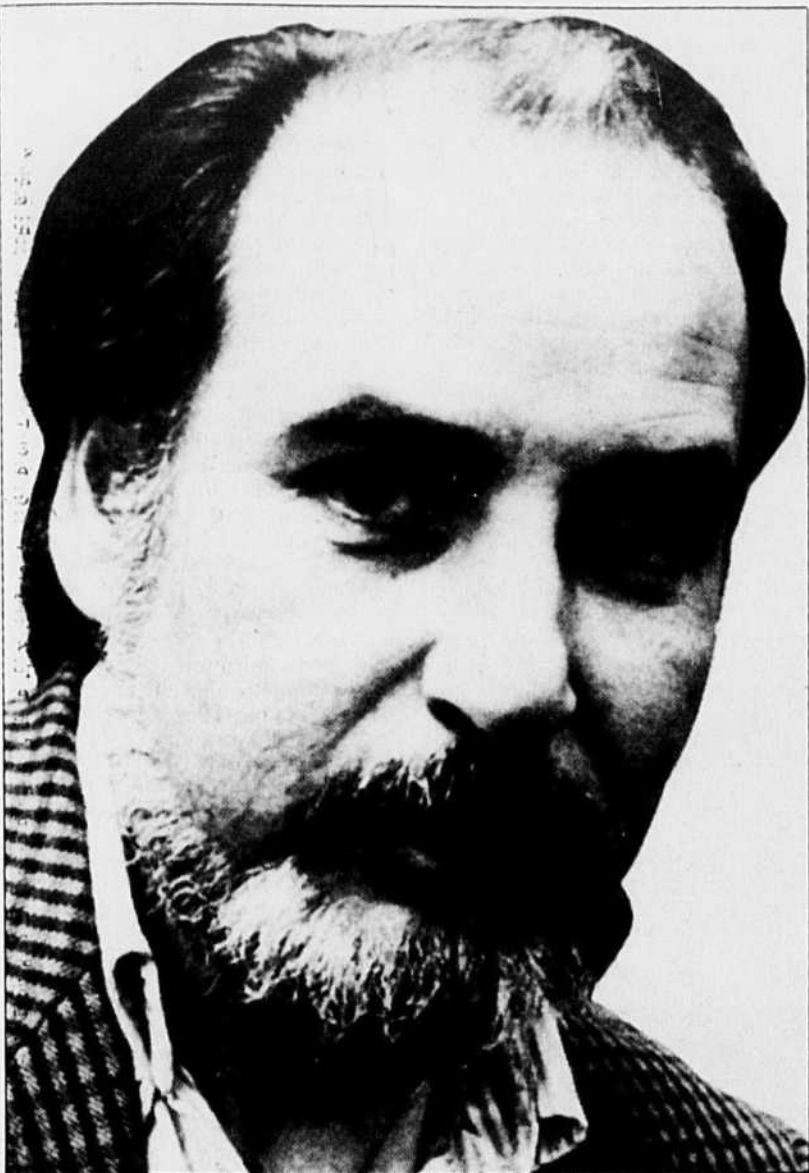
FESTIVAL NATIONAL DU LIVRE

The Canada Council
Conseil des Arts du Canada

R9.1



(Québec)



Tahar Ben Jelloun

Rêver de «Lafrance» ou vivre en France: le dilemme d'une petite fille berbère



Lisette
MORIN
▲ Le feuilleton

LES YEUX BAISSÉS
Tahar Ben Jelloun,
Paris, 1991, Le Seuil, 297 pages.

EN FAIT, ce dilemme de la jeune narratrice, née et ayant vécu son enfance et sa pré-adolescence dans un village du Sud marocain, ce dilemme ressemble fort à celui qui doit affronter l'auteur lui-même. Poète autant que romancier, et dans *Les Yeux baissés* les deux à la fois, Tahar Ben Jelloun a beaucoup publié, dans une relative indifférence, de la part des médias, jusqu'à la consécration du prix Goncourt, avec *La Nuit sacrée* en 1987.

L'audience, dans tous les pays francophones, de cet auteur constamment déchiré entre sa terre natale et Paris, où il vit plusieurs mois par an, est sans aucun doute considérable. Et elle n'a pu que s'accroître avec *Jour de colère à Tanger*, l'étonnant récit, inspiré par son père, qu'il nous donna l'an dernier. Avec ce nouvel ouvrage, les lecteurs de *L'enfant de sable* se retrouveront à la fois en pays connu, cette terre brûlée que n'arrive pas à quitter vraiment l'au-

teur, et dans le quartier parisien, celui de la Goutte d'Or, refuge des déracinés, des exilés, « visité » pour la première fois dans un livre de Tahar Ben Jelloun.

L'héroïne de *Les Yeux baissés* a longtemps rêvé de « Lafrance » avant et après la mort tragique de son petit frère Driss. Quand elle découvre la France, où toute la famille finira par s'installer provisoirement (« les émigrés n'achètent que des chaises pliantes et des meubles démontables, c'est normal, c'est prévu pour plusieurs déménagements »); quand cette petite fille apprivoise ce pays, d'abord dans l'enchantement de la découverte de la ville bruyante mais séduisante qu'est Paris, par la suite dans l'expérience douloureuse du racisme avant d'être reprise par la nostalgie de la terre natale, l'auteur revient à ses thèmes favoris.

En refusant de baisser les yeux, sauf devant son père, la petite rebelle qu'est la narratrice ne cesse de les ouvrir, et largement, devant le monde qui l'entoure, qu'elle soit en France ou au Maroc. Pour décrire cette relation ambiguë, et souvent déchirante, le romancier utilise un langage poétique familier aux lecteurs et aux lectrices qui le suivent depuis longtemps. C'est par le truchement des vieux conteurs de son village, notamment par un personnage merveilleux prénommé Victor, que Tahar Ben Jelloun renoue avec

l'inspiration de ses premiers ouvrages.

Les Yeux baissés s'ouvre sur une tragédie : le martyre d'un enfant, condamné par la méchanceté d'une tante, véritable sorcière mais s'éclaircie quand la petite fille décrit son apprentissage de la langue française, dans une classe dite spéciale, puis de la civilisation et de la culture française au sens plus large. Il faut lire comment, après la mort d'un enfant de 15 ans, Djellai, l'héroïne parle du deuil : « C'était notre manière à nous de parler à un pays où l'on a pris l'habitude de tuer facilement l'étranger » [...] « Ce jour-là, j'accédais comme par magie à un autre âge. J'avais vieilli de quelques années. Je n'étais plus la petite fille émerveillée par tout ce qu'elle découvrait, j'étais une jeune fille frappée dans son cœur par la mort d'un garçon qui aurait pu être son frère. J'avais sauté les années et détruit les images qui me faisaient rêver. »

Est-ce pour accentuer ce sentiment de deuil profond que le romancier termine ce chapitre par une « séance de cinéma » où Madame Simone, une travailleuse sociale, entraîne les élèves de 13 à 15 ans. On leur fera voir *Nuit et brouillard*, le chef-d'œuvre de Cayrol et Resnais. Aux dernières images, la petite fille, en larmes, « baisse les yeux », cette fois volontairement, et s'écrit : « Ce jour-là, je n'avais plus 13 ans, mais

mille ans ».

Ce roman, décidément plus considérable par son nombre de pages, mais surtout par la diversité de ses thèmes, me paraît moins réussi, dans sa forme, que les précédents. Tahar Ben Jelloun semble souvent hésitant, et même un peu confus, s'attachant un peu trop longuement à cette histoire d'un trésor, dont le « plan » serait tatoué dans la paume de la main de l'héroïne. Et c'est, bizarrement, quand elle retourne, vingt ans après, dans son petit village, que la jeune femme paraît le plus irrésolue et, par là, le moins convaincante.

Est-ce parce qu'il a senti ce doute, cette indécision, que l'auteur met dans la bouche de l'homme qu'aime la narratrice cette réflexion un peu désabusée : « Un roman trahit la vie, car n'importe qui peut l'ouvrir et commencer à le lire à partir du dernier chapitre. » Mais, dans la vie, et cette fois c'est l'auteur qui montre le bout de l'oreille, « il existe pour chacun un dernier chapitre, on sait comment se termine une histoire, on connaît l'issue finale, mais personne ne peut dire quand, où et dans quelles conditions la fin se déroulera ».

Pour son ambiguïté même, mais surtout pour sa grande vertu poétique, il faut lire *Les Yeux baissés*. L'auteur ne saurait nous décevoir vraiment, sa sincérité et ses doutes étant indéniables.

Ces fossiles appelés sentiments

POURQUOI MOI?
Et autres récits
Michael Krüger
traduit de l'allemand par Claude Porcell
Éditions du Seuil, Paris, 1990.

Diane-Monique Daviau

POUR CEUX qui s'intéressent à la littérature allemande contemporaine, Michael Krüger est une figure familière. Très présent sur la scène littéraire, directeur de la revue *Akzente*, Krüger est un personnage coloré qui déplace beaucoup d'air, et ses recueils de poèmes, une dizaine depuis 1976, lui ressemblent : denses, intenses, remplis d'ironie, d'un humour acide, ils sont décapants, provocateurs, ils mettent infailliblement le doigt sur le bobo et savent à merveille tourner le fer dans la plaie.

Krüger est surtout connu comme poète, mais il lui arrive d'écrire des récits. On y retrouve le même souffle rageur, le même mordant, avec un peu plus de verve, toutefois, puisque la forme et l'espace le permettent.

Les trois récits réunis dans le livre que les Éditions du Seuil viennent de publier sous le titre *Pourquoi moi ?* ont paru séparément entre 1984 et 1987. Ils font partie d'un cycle devant compter cinq histoires. La première, *Que faire ?*, porte le sous-titre *Histoire à l'ancienne mode*; la deuxième, *Pourquoi moi ?*, est une *histoire allemande*; la troisième publiée à ce jour s'intitule *Pourquoi Pékin ?*; c'est évidemment une *histoire chinoise*.

Les trois récits ont beaucoup en commun : d'abord la fuite, le refus. Dans chacun de ces textes, à un moment donné un homme fait sa valise et se met en route, forcé, poussé par les événements. En fait, si les circonstances ne les forcent pas à bouger, aucun de ces trois hommes, qui pourraient fort bien être le même, n'aurait l'énergie (nous ne parlerons même pas de courage) — ni même l'idée — de changer un iota au déroulement de sa vie. Non pas qu'ils en soient satisfaits, loin de là, mais changer des choses à une vie toute tracée d'avance, ça ne leur vient pas à l'idée, tout simplement.

Parallèlement à l'histoire particulière racontée dans chacun de ces récits, c'est de l'intelligence telle qu'on la conçoit aujourd'hui qu'il est question ici, de la vie folle et fragmentée que l'on impose à cette intelligence, de la nostalgie que l'on peut avoir d'une autre vie qui, l'aurait-on, ferait naître elle aussi la nostalgie d'une autre vie.

Les personnages principaux de ces récits, des universitaires, des intellectuels, habitués de colloques, éternellement occupés à rédiger des thèses sur des pointes d'aiguille, des « œuvres » qui rendront toutes les précédentes inutiles et superflues, vi-

vent accrochés à leurs poussiéreux sujets de recherche comme s'il s'agissait de trésors, passablement indifférents à la vie et aux êtres qui les entourent. Comme s'ils s'étaient mis une fois pour toutes à l'abri de la vie et de l'amour. Parce qu'en s'ouvrant à l'amour, on joue tout ce qu'on possède : honneur, fortune, carrière, dignité.

Dignité : un mot clef, peut-être. Que ne fait-on pas au nom de la dignité ? Le personnage du premier récit, lui, est tout à fait conscient du rôle que cela a joué dans sa vie : bien des décisions malheureuses ont été prises « au nom d'une cause nébuleuse » qu'il n'hésite pas à qualifier de dignité : « Pour des raisons de dignité, pour restaurer ma dignité, par dignité, je ne peux faire ceci ou cela, je suis forcé de me livrer à telle ou telle action », dira-t-il dès le début. Lorsqu'il se rend à M. pour se marier, c'est la première fois qu'il a l'impression d'agir librement. « Qui avait bien pu m'inculquer cet esprit malin dont la pesante omniprésence dans ma vie me trouvait impuissant, je ne le sais plus que je ne peux répondre à la question de savoir pourquoi ma dignité ne pouvait fleurir que sur les ruines de mon architecture existentielle. À moins que dignité et autodestruction soient chez moi si désespérément enlacinées qu'elles ne pourraient s'épanouir l'une sans l'autre ».

Dans ces trois récits racontés à la première personne, les émotions et les sentiments ressemblent à des fossiles et les personnages principaux sont de véritables paléontologues. Ce n'est pas par hasard que le narrateur de « Que faire ? » est secrétaire particulier d'un entomologiste qui étudie comment certains insectes semblent être génétiquement programmés à choisir tel ou tel type de partenaire. L'amour, autrefois entouré de fioritures métaphysiques, baignant dans la naïveté, l'aveuglement, les illusions ou quelconque utopie, est devenu matière à observations scientifiques.

Les trois récits de Krüger sont de véritables petites comédies mettant en scène des nihilistes attachants, aux prises avec leurs malheurs d'hommes modernes, essayant par toutes sortes de moyens d'éviter d'avoir à ressentir des sentiments, tentant d'ériger entre le monde et eux une espèce de rempart, dans l'espoir de gagner quelques pouces de liberté... là où ils peuvent l'imaginer, là où ils la croient encore accessible, défendable.

Pourquoi moi ? est un livre dont on a envie de souligner plein de passages, qu'on a envie de relire, qui laisse plein d'images et de questions dans la tête, plein de gestes et de paroles qu'on dirait sortis tout droit de nos vies, de nos intelligences et de nos cœurs fragmentés, morcelés.

CAVALIER D'OMBRE
Katherine Anne Porter,
Julliard, « Parages »
1991, 205 pages.

Jean-François Chassay

NÉE EN 1890, Katherine Anne Porter aura été une militante de gauche, féministe et anti-raciste, emprisonnée à quelques reprises dans les années trente pour ses idées. Ce parcours biographique étonnant, pour une femme née dans le Sud profond à la fin du siècle dernier, n'empêche pas ses textes de s'inscrire dans la plus pure — et la meilleure — des traditions sudistes, dont Faulkner présente le modèle, illustre représentant qui en vient d'ailleurs à faire de l'ombre à ceux qui ont eu le même héritage.

Le legs du Sud est lourd à porter. Comme le dit Quentin dans *Le Bruit et la fureur* : « On n'échappe pas au Sud, on ne guérit pas de son passé. »

REGARD ET DESTIN
Aldo G. Gargani
Traduit de l'italien par Charles Alunni
Paris, Seuil, 1990.
120 pages

Hervé Guay

UN HOMME regarde sa vie, s'aperçoit que trente années de philosophie l'ont laissé insatisfait et n'ont pas apaisé les inquiétudes et les angoisses qui sont les siennes. Au moment où l'accueille la prestigieuse Académie des sciences et des arts de Berlin, il a déjà décidé de ne plus poursuivre un travail sur la symétrie qui l'occupe depuis longtemps.

Cet homme, Aldo Gargani, est l'un des philosophes italiens les plus connus. Onze mois durant, il coteyera en intrus les penseurs de l'académie, le temps d'écrire cet essai par lequel il rompt avec la philosophie, renoue avec un passé qui n'a cessé de la hanter et règle ses comptes avec le haut-lieu de savoir qui l'a invité d'abord, puis plus généralement avec la discipline qu'il vient d'abandonner.

Dans ce nouveau livre, il se découvre moins philosophe qu'intellectuel, sa pensée n'en est que plus lucide, même dans ses circonvolutions les plus arbitraires. La subjectivité monte en lui. L'esprit et le regard douloureux de l'enfance se mêlent dans cette écriture de la liberté retrouvée. Bien que ses phrases en spirale ne sont pas sans rappeler l'Autrichien Thomas Bernhard, par moments, Gargani se distingue de l'écrivain autrichien dans cet essai par le mélange équilibré qu'il fait des réflexions, de satire et d'une certaine introspection, souvent indirecte.

L'ombre du sud

Cavalier d'ombre, publié pour la première fois en 1939, se compose de trois textes. *Le vin de midi* et *Pauvres mortels* précèdent la nouvelle éponyme. Elles portent toutes trois les stigmates d'un Sud déchiré, où meurtres, morts violentes, apparaissent comme l'aboutissement inévitable d'une société en décadence. L'éclatement de la cellule familiale est le point nodal d'une crise qu'on tente de résoudre en s'appuyant nostalgiquement sur le passé.

La violence, sourde dans *Le vin de midi*, déchirante dans *Cavalier d'ombre*, est indissociable d'une indéfinissable finesse dans l'analyse psychologique des personnages. Si on peut retracer une thématique commune aux trois textes, chacun d'entre eux se caractérise par un climat qui lui est particulier. La grande force du *Vin de midi* tient au point de vue narratif qui place toujours les personnages à distance et empêche de les cerner tout à fait. Située sur une pe-

tite ferme du Texas au début du siècle, cette nouvelle met en scène une famille, détruite par la présence d'un homme mystérieux, un « survenant » qui se révélera un dangereux meurtrier. Les tensions perpétuelles entre les personnages imposent l'omniprésence de la mort qui, lorsqu'elle se produira, rapidement et violemment, ne parviendra pas à les apaiser mais, au contraire, les amplifiera.

Si *Pauvres mortels*, histoire d'une famille du Sud qui se déroule sur une dizaine d'années, ne manque pas de délicatesse et de sensibilité, elle est plus conventionnelle que la précédente. Surtout, elle n'atteint pas la remarquable perfection formelle de *Cavalier d'ombre*. Cette dernière nouvelle, située historiquement à la fin de la Première Guerre mondiale, reprend un des personnages de *Pauvres mortels*, une jeune femme amoureuse d'un soldat en permission.

Victime de la grippe espagnole,

Miranda sera sauvée de justesse de la mort grâce au dévouement d'un médecin et d'une infirmière, juste au moment où la guerre se termine. Par une malencontreuse ironie du sort, elle apprendra que son amant, dont elle craignait qu'il ne meurt au combat, a succombé à la maladie, alors qu'elle se débattait pour survivre.

Subtile réflexion sur la guerre, *Cavalier d'ombre* permet à Porter de faire preuve de remarquables prouesses techniques. Le discours que fait tenir l'auteur à Miranda, épuisée par les fièvres, est un vertigineux délire qui mêle le rêve à la réalité, les tentatives de lucidité aux pures sensations. Cette métamorphose du réel est l'aboutissement d'un travail narratif exemplaire, présent dans tout le recueil, même s'il n'est pas toujours aussi spectaculaire. C'est ce qui fait au premier chef la grande qualité et l'efficacité de ce livre.

Le regard d'un sceptique

En outre, il porte un regard accusateur sur ses ex-collègues dont il perçoit soudain la petitesse. Il accuse également ces universitaires-fonctionnaires d'avarice et de jalousie mais, de l'avis de Gargani, ils ont surtout le défaut de se servir du savoir admis pour faire écran à leur existence pitoyable, enfermés qu'ils sont, dans des principes méthodologiques « destinés à légitimer (leur) passion la plus profonde, celle de se dissimuler et de s'anéantir comme personne derrière la palissade de la science. » (p. 106)

Deux événements déterminants éclairent cet essai de Gargani : son

départ de Gênes, qu'il hait, à la mort de son père, puis ce congé qu'il prend de la philosophie, qui « s'est révélée être une théorie ayant pour finalité de nous protéger de nos inquiétudes et de nos angoisses. » (p. 104) Elle est par cela un mur à la connaissance lucide, sans apriori.

Voici pourquoi Gargani remplace peu à peu ses travaux philosophiques par l'essai-récit, sorte d'autobiographie intellectuelle, laquelle lui permet tant des rappels de souvenirs douloureux de son enfance génoise que des digressions sur le langage, la phrase, les mots, la culture américaine.

Il en résulte une oeuvre dense, parfois incantatoire, grâce aux répétitions répétitives par laquelle elle s'énonce. Il y a dans ce livre quelque chose du dernier livre en même temps que le fouillis des premiers écrits dans une dissymétrie qui porte à croire que cet ouvrage est une analyse, moins limitée à un être, qu'ouverte sur une discipline dont le but n'est rien moins que le monde de la connaissance. Voilà peut-être ce qui confère à *Regard et destin* une portée hors de l'ordinaire, un peu comme au haut moyen-âge ces penseurs hérétiques qui désertaient les rangs de la Chrétienté.

Collection Brèches NOUVEAUTÉS

JACQUES PIERRE MIRCEA ELIADE, le jour et la nuit Entre la littérature et la science Jacques Pierre Collection Brèches 376 pages 29,50\$ Voici un ouvrage qui propose une synthèse de l'oeuvre scientifique et littéraire de Mircea Eliade. Éditions Hurtubise HMH 7360, boulevard Newman, LaSalle (Québec) Tél.: (514) 364-0323	RICHARD GERVAIS DIALECTIQUE ET TOTALITARISME Richard Gervais Collection Brèches 232 pages 22,50\$ En vente chez votre libraire hurlubise hmh	Dialectique et totalitarisme Richard Gervais Collection Brèches 232 pages 22,50\$ En vente chez votre libraire hurlubise hmh
---	---	--

DES LIVRES DE PAROLE Maureen Gagnon CHANT POUR UN QUÉBEC LOINTAIN Une histoire du Québec proche et lointain qui vous invite à la fête des mots et de la poésie. 104 pages — 14,95 \$	Renaud Longchamps L'ÉCHELLE DES ÊTRES Depuis trois milliards d'années, la vie nous impose sa loi: le poète peut-il s'évader de l'espèce? 84 pages — 14,95 \$	Luc A. Bégin IL N'Y EUT PAS DE RÊVE CETTE ANNÉE-LÀ Des poèmes écrits en demi-lune, dans un silence de plumes, sa rage de couteau entre les mains. 66 pages — 9,95 \$	Yves Boisvert OUI = NON Yves Boisvert lève un mur et donne à lire un livre hors catégorie. La poésie devient une critique radicale de la culture. 103 pages — 14,95 \$
--	---	---	---

le plaisir des
Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie
dans l'âme

Carnet 20

LA COMMUNAUTÉ arabe compte aujourd'hui plus d'un milliard de fidèles. Dans la Péninsule arabique se trouve plus de 65% des réserves mondiales de pétrole. Et voilà qu'un dictateur rêve de la gloire des califes d'antan quand ils régnaient sur la communauté des croyants. L'Histoire, telle qu'on nous l'enseignait, s'arrêtait aux Balkans, sujet redouté quand le professeur le choisissait pour l'examen trimestriel : personne ne comprenait la complexité de ces enjeux. Pas même le prof. Inutile de préciser qu'on n'étudia jamais les années de conquêtes, par Omar, beau-père du Prophète, qui agrandirent l'empire jusqu'en Mésopotamie (actuel Irak) et au-delà de l'Égypte, en Tripolitaine. Inutile de parler des rivalités entre Damas et Bagdad, de la guerre qui opposa Muawiya aux troupes d'Ali le 26 juillet 657 et la victoire des Omayyades brandissant le Coran au bout de leurs lances, faisant flotter des étendards portant

l'inscription *Allah O'Akbar*, Allah est le plus grand. Schisme, dissidence chiite, Ali se réfugia à Bagdad. Sa vision du Coran place la douleur au-dessus de toute pensée, avec une tendance marquée pour un destin de martyr. Muawiya avait été sacré calife à Jérusalem. Saddam Hussein est l'héritier d'Ali. Et le mécréant, après avoir proclamé une république islamique mais laïque, au royaume mondial des rusés, ne recule devant aucune ruse : sait-on qu'il a pris la décision de modifier le drapeau de l'Irak en y inscrivant le très (trop ?) historique *Allah O'Akbar* ? Le fait n'a pas retenu l'attention. Quelle sera l'attitude des troupes islamiques syriennes ou égyptiennes face au drapeau irakien portant le nom d'Allah ? Ces faits-là échappent aux tacticiens du Pentagone et aux renards de la CIA, ex-patron Bush. Comme le disait une jeune étudiante interrogée dans les rues de Bagdad la veille de l'ultimatum, « nous savons ce que nous voulons et nous irons jusqu'au bout ».

Et la veille de l'ultimatum la fille d'un soldat états-unien interrogée dans les rues de San Diego disait « je ne souhaite pas la guerre, mais si la guerre éclate, ce sera la volonté de Dieu », *God's Will*. Bush va-t-il modifier le drapeau des USA ?

Le froid a sorti ses couteaux. Au pays de l'hiver il n'a jamais fait aussi froid, le froid du dehors et l'effroi du dedans. Celles et ceux qui sont con-



tre la souveraineté, ne serait-ce qu'elle, doivent se frotter les mains. Il y a eu Oka, puis la Crise et maintenant la Guerre. Divisions, récessions, on se sent à la fois à l'abri, et furieux, prisonniers et gardiens de notre liberté, floués, manipulés, trahis, conditionnés, informés, désinformés, surinformés, déformés. Il eût fallu donc, à ce carnet, faire la chronique d'une guerre annoncée. Ici et là, pourtant, je le fis. Mais il fallait gueuler, clamer, répéter non, non et non. Comme le disait un pépé à sa dame, au MacDonald du coin (qui peut en-

core « se payer » le restaurant ?) « la paix, ça ne se fait pas ; ça se prépare ». Trop tard. La guerre, elle, on l'a bien préparée et elle se fait, ô vaines diplomaties, ô pauvres de vous tous qui nous gouvernez. Cette guerre, vous nous l'avez bichonnée. Les exégètes distingués ont joué votre jeu. Les médias ont pris le relais. Depuis combien d'années a-t-on armé ce fou qui rêve de califierie ? Qui a vendu les gaz et les missiles ? Qui a vendu les chars ? Qui a fourni le béton pour le bunker de Bagdad, 40,000 places ? Fallait-il une guerre pour vérifier « sur le terrain » l'efficacité de vos armes ? Marchands d'armes, ombres des politiciens de toutes les puissances, n'êtes-vous pas en train de faire déjà des calculs sur de futurs réarmements ? Les questions se multiplient. Un soir, c'est la victoire absolue. Le lendemain, le Pentagone interdit de photographier ou filmer le retour des cerceuil. Non. Et non. Et en plus, chaque fois qu'on mange un sous-marin ou un hamburger, c'est un peu de la forêt d'Amazonie. Gorby, lui, prix Nobel de la paix, en profite pour flinguer, sauver les meubles et son image. Avons-nous besoin de ce degré absolu de confusion et de conflit ? Un seul mort est toujours trop. Comme disait l'autre, coda, répétition, « la paix, ça ne se fait pas ; ça se prépare », trop tard. Maudite réalité qui nous est imposée, maudites images d'horreur et leur déluge.

Lu dans le discours du dramaturge Friedrich Dürrenmatt prononcé le 22 novembre 1990 à Zurich à l'occasion de la remise du prix Duttweiler à Vaclav Havel, co-édité par les éditions Zoé, 20 avenue Cardinal-Mermillod CH Carouge-Genève et par les éditions de l'Aube F 84240 La Tour d'Aigues, testament politique de l'auteur mort quelques jours plus tard, la paix menace de devenir plus dangereuse que la guerre. Une phrase cruelle, mais pas cynique. Nos routes sont des champs de bataille, notre atmosphère est envahie de gaz toxiques, nos océans sont des cloaques, nos champs sont pollués par les pesticides, le Tiers Monde est pillé — de pire manière que l'Orient par les croisés autrefois : pas étonnant qu'il nous fasse chanter à présent. Ce n'est pas la guerre, c'est la paix qui est mère de toutes choses, la guerre naît de la paix non maîtrisée. La paix, voilà le problème que nous devons résoudre. La paix possède la propriété fatale d'intégrer la guerre. Et ce n'est qu'un extrait. Cela vaut le coup (titre : *Pour Vaclav Havel*) d'écrire (CH pour Suisse, F pour France), de le commander et de le lire à voix haute. Il y est aussi, d'une certaine manière, question du Québec. A voir.

Ainsi les USA ont eu leur « moyenne » guerre et ont pu tirer sur les avions en carton du califou Hussein, *made in Italy*. On se réfugie dans la musique. Of-

frez-vous le CDC 749682 2 Emi. *Les sept dernières paroles du Christ* de Haydn, sans les voix, par le *Cherubini Quartett*. Plus réconciliant, ça se peut pas.

On se réfugie dans la chanson. Quand donc Richard Desjardins reviendra-t-il chanter à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, partout où il fait, plus que jamais, bon espérer.

On se réfugie au cinéma pour voir enfin la version non mutilée de *L'A-talante* de Jean Vigo, 1934. La Gaumont, charcutier coupable, fait amende honorable 46 ans plus tard.

On se réfugie au théâtre d'Aujourd'hui pour voir *Les reines* de Normand Chaurrette avant que ce texte ne fasse le tour du monde, juste, plein de verve. Le grand art.

Et on va revoir, 20 ans plus tard, un classique de toujours-avant-garde de Michel Tremblay, *Hosanna*, au théâtre de Quat'Sous. La pièce a pris un coup de vif. Lorraine Pintal l'a serties en toute pureté. C'est un chant d'amour qui a de l'éternité. Et René Richard Cyr est pertinent, bouleversant, quel acteur, nom de Diable, et Gildor Roy est un impressionnant Cuirette. Voilà pour aimer.

Lundi j'irai écouter Jessye Norman, mardi j'irai écouter Barbara Hendricks. Y aura-t-il encore des places pour Pollini le 28 ? L'hiver a sorti ses couteaux, le froid oui ; l'effroi, non. Trop tard ? Il n'est jamais trop tôt pour espérer encore.

Y.N

Saddam: de la mégalomanie au gouffre

SADDAM HUSSEIN

Judith Miller et Laurie Mylroie
Éditions Libre Expression
Montréal, 1991
288 pages

Jocelyn Coulon

QUI est vraiment Saddam Hussein ? Depuis six mois on ne parle que de lui. On voit sa photo dans tous les journaux. On entend ses menaces à la télévision. Mais personne ne le connaît. Les biographies du leader irakien sont pratiquement inexistantes et les rares informations sur sa vie mélangent mythes et réalités.

Deux auteurs américains, Judith Miller du *New York Times*, et Laurie Mylroie, de l'université Harvard, ont produit en quelques semaines cette première biographie populaire d'un personnage complexe et qui est devenu, pour plusieurs, la nouvelle bête noire des Occidentaux.

En fait, il faut plutôt dire que ce livre, c'est l'histoire de Saddam Hussein et de l'Irak. Deux destins parallèles qui finiront par se rencontrer pour faire trembler le monde entier. Les auteurs ont utilisé des sources

secondaires pour rédiger ce récit qui alterne entre les anecdotes, dont on peut douter de la véracité, et les faits réels. Toutefois, une de leurs sources, est un livre de Samir el-Khalil, *Republic of fear*, dont la traduction française est attendu au Québec d'ici quelques jours. C'est un livre capital sur l'Irak.

Miller et Mylroie décrivent un personnage absolument exceptionnel qui, en moins de 20 ans, est devenu le maître absolu d'un pays, longtemps convoité par les Turcs et les Occidentaux, dont il veut faire une puissance redoutable et respectée. Mais au-delà de ses qualités d'homme d'État, Saddam Hussein est d'abord un assassin, un tortionnaire et un maître de la terreur. Il fait partie d'un club très sélect, celui des leaders qui ont, de leur propres mains, tués pour accéder au pouvoir.

Sa carrière commence dans le sang. À 21 ans, après avoir tué un communiste, il participe, pistolet au poing, à une tentative d'assassinat contre le président de l'époque. Puis, en 1963, il devient un des tortionnaires du nouveau régime révolutionnaire. Il est préposé aux interrogatoires dans les sous-sols d'un ancien palais royal.

Après un court séjour en prison, il monte en grade. Son parti, le Baas, dont il est le sous-secrétaire, prend le pouvoir en 1968. C'est à ce moment que Saddam Hussein introduit dans les services de sécurité, qu'il contrôle, des centaines d'amis et de truands qui vont devenir ses plus fidèles alliés pendant sa conquête personnelle du pouvoir.

Pour terroriser l'élite politique irakienne, qui n'aime pas les parvenus

du Baas, Saddam Hussein organise la pendaison publique d'une douzaine de Juifs condamnés pour espionnage. La scène soulèvera l'horreur, même dans les pays arabes. En fait, cette macabre démonstration ne visait pas les Juifs mais les Irakiens aux âmes sensibles. Quelques semaines plus tard, la répression s'abat sur des centaines d'Arabes.

Jusqu'en 1979, date où il deviendra président du pays, Saddam Hussein n'a qu'une préoccupation : contrôler le pouvoir en installant amis et parents à tous les postes importants. Le jour de son accession à la présidence, il organise une grande messe de solidarité où ses ennemis, réels ou imaginaires, sont arrêtés et exécutés.

Bien installé aux commandes du pays, le président irakien impose la terreur comme mode de gouvernement et a comme objectif de faire de l'Irak la superpuissance du Moyen-Orient. Tous ceux qui résistent à son clan sont éliminés. Les plus chanceux sont exilés. Mais pour maintenir son pouvoir et réaliser ses ambitions géopolitiques démesurées, Saddam Hussein a besoin de mobiliser son peuple. Il déclenche la guerre contre l'Iran qui ne devait durer, selon lui, que deux semaines. Première erreur. Pres de dix ans plus tard, il devra signer une paix humiliante où il n'aura rien gagné.

Frustré par ce conflit qui a endetté son pays, Saddam Hussein réclame de l'argent des États arabes qui avaient appuyé sa lutte contre l'ayatollah Khomeini. Pour le sordard de Bagdad, le Koweït est la victime toute désignée. Riche et faible, ce petit pays sans défense ose nar-

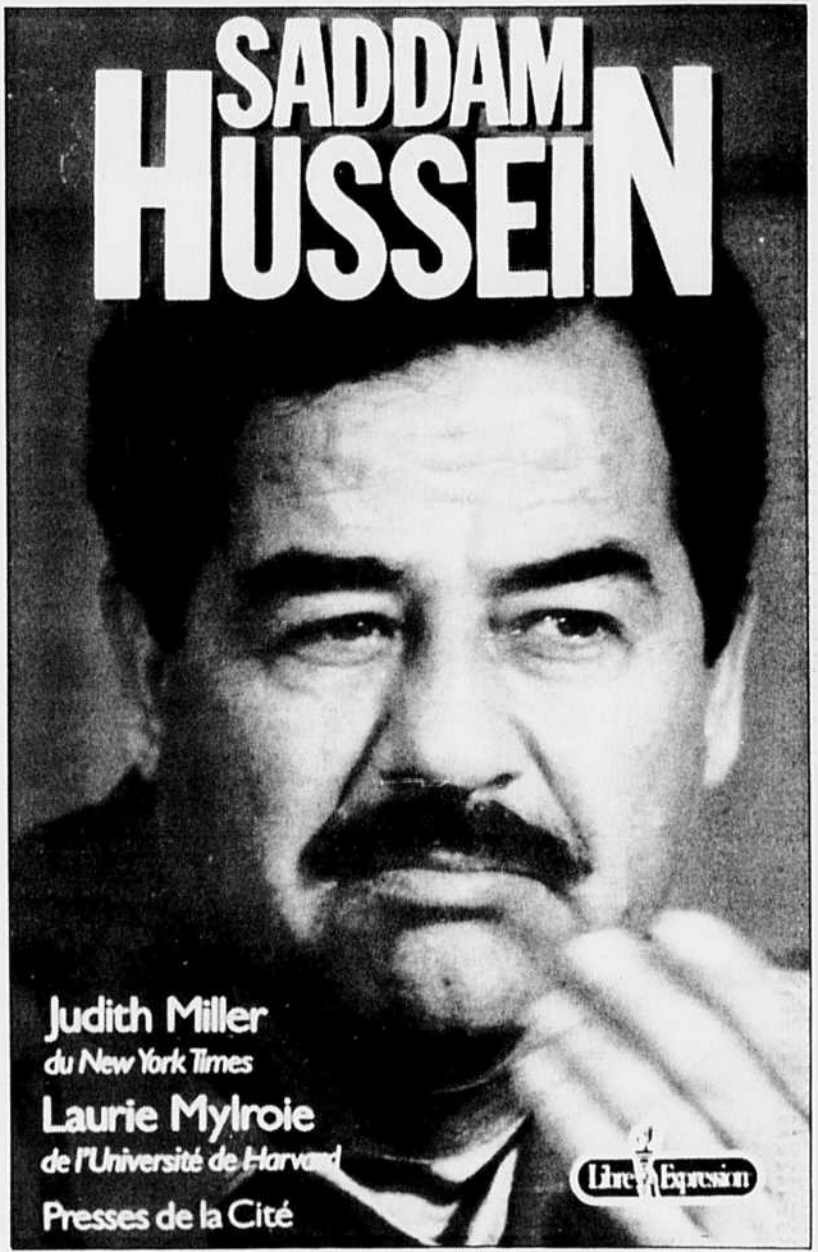
guer l'Irak. Le dictateur irakien n'attendra pas longtemps pour se déchaîner. Il a quelques excuses pour amener le Koweït à plier. Depuis 30 ans, l'Irak conteste l'indépendance de ce pays. Cela n'est qu'un prétexte que va utiliser Saddam Hussein pour envahir, en quelques heures, le petit émirat.

Aveuglé par sa puissance et sûr que personne ne protestera bien fort contre ce coup de force, Saddam Hussein commet la deuxième erreur militaire de sa vie. Sa précipitation mobilise la plus formidable coalition militaire depuis la Seconde Guerre mondiale. On attend toujours le dénouement de ce tragique affrontement.

On a souvent comparé Saddam Hussein à Hitler. Certes, le maître de Bagdad n'a pas exterminé 8 millions de personnes dans des camps de concentration. Mais la comparaison tient. Il a établi un régime fondé sur la terreur, le mouchardage et l'assassinat.

Et comme Hitler, il sait charmer. L'ancien ministre français de la Défense, Jean-Pierre Chevenement, ne disait-il pas du bien du dictateur irakien. Étrange retour de l'histoire. Ils furent nombreux les hommes d'États occidentaux, dont Mackenzie King, à défilier devant Hitler pour ensuite dire qu'après tout, Hitler était un homme qui voulait le bien de son peuple et que ses exigences étaient raisonnables.

Saddam Hussein veut le bien de son peuple. Trop peut-être. Miller et Mylroie démontrent comment sa mégalomanie a poussé l'Irak dans le gouffre.



**DES LIVRES
À DÉCOUVRIR...**

**La presse québécoise
des origines à nos jours**

sous la direction
d'André Beaulieu et Jean Hamelin

Toute une équipe d'historiens, depuis 1970, a travaillé à ces quelque 3 700 pages qui constituent l'histoire de la presse québécoise : 6 200 titres de périodiques, 30 000 noms de personnes et d'établissements, 400 noms de lieux qui couvrent deux siècles d'histoire.



- TOME PREMIER, 1764-1859, 280 pages, **33\$**
- TOME DEUXIÈME, 1860-1879, 368 pages, **20\$**
- TOME TROISIÈME, 1880-1895, 440 pages, **22\$**
- TOME QUATRIÈME, 1896-1910, 436 pages, **39\$**
- TOME CINQUIÈME, 1911-1919, 366 pages, **29\$**
- TOME SIXIÈME, 1920-1934, 396 pages, **30\$**
- TOME SEPTIÈME, 1935-1944, 394 pages, **33\$**
- TOME HUITIÈME, 1945-1954, 388 pages, **34\$**
- TOME NEUVIÈME, 1955-1963, 448 pages, **39\$**
- TOME DIXIÈME, 1964-1975, 532 pages, **39\$**
- INDEX CUMULATIFS (I à VII), 1764-1944, 532 pages, **44\$**

C'est plus qu'une bibliographie, car des notes très détaillées en font un véritable ouvrage historique.

University of Toronto Quarterly.

En vente
chez votre libraire ou chez l'éditeur

Cité universitaire
Sainte-Foy G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Téléc. (418) 656 3476

**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL**

**LE DÉPART
DU PROFESSEUR MARTENS**

Jann Kross
Roman traduit de l'estonien
par Jean-Luc Moreau,
Robert Laffont, 331 pages.

Monique La Rue

CONNAISSEZ-VOUS le professeur Martens, auteur d'un important recueil de traités internationaux ? Et Jann Kross, écrivain de langue estonienne, « nobélisable », selon les communiqués, comme le fut son personnage, qui rata de près le Nobel de la paix ?

Le narrateur de ce véritable roman historique (par opposition aux faux, où l'histoire est un décor, et le roman une machine à stéréotypes) a



Christian Mistral
Vautour

XYZ
160 p. 17,95 \$
**2^e tirage:
Un succès
foudroyant!**
Toujours sur la liste des best sellers

Que savez-vous de l'Estonie?

donc réellement existé. Fédor Fiodorovitch Martens, juriste et « conseiller privé », a joué un rôle dans plusieurs négociations dont, nous apprend l'*Encyclopaedia britannica*, celle entre la Grande-Bretagne et la France au sujet de Terre-Neuve, en 1891.

De cette dernière on ne trouve aucune mention dans l'ultime soliloque que fait tenir au voyageur somnolent, le 7 juin 1909, dans le train qui cahote à travers ce qui fut la Livonie, Jann Kross, ex-juriste devenu écrivain par la force des choses, ayant été déporté à 26 ans de Tartu, où il enseignait à l'université, en Sibérie où il eut peu d'occasions de pratiquer son premier métier.

Le monologue d'adieu du professeur Martens est plutôt focalisé sur la part obscure, mal reconnue selon lui, qu'il a jouée dans la négociation qui mit fin, par un traité signé à Portsmouth en 1905, à la guerre entre la Russie et le Japon. Sur le plan intérieur c'est, pour l'État qu'il représente, une année charnière. La révolution de 1905 s'amorce et quand lui et Witte, ministre de Nicolas II, reviendront à St-Petersbourg, les feux de ce qu'on appellera ensuite la Grande Grève s'allument l'un après l'autre.

Est-il possible d'être le représentant honnête d'un régime pourri ? Le diplomate « russe » a toujours séparé politique internationale et politique intérieure mais à la onzième heure,

en son coeur d'Estonien, il sait bien ce qu'il pense : « que le degré de considération accordé à l'être humain en tant que tel indique toujours, pour une période considérée, le niveau de développement des relations internationales et du droit international ». Voilà une thèse qui ne saurait manquer de nous intéresser. Dans un véritable roman historique, bien entendu, le passé renvoie au monde contemporain.

La richesse de cette réflexion est accrue du fait que ce monologue de Martens s'effectue dans l'ombre de son ascendant, un deuxième Martens, émérite internationaliste lui aussi, admirateur de Napoléon, ayant vécu à Göttingen vers 1774, dont vous trouverez également la mention dans l'*Encyclopaedia britannica*. Notre narrateur, par un troublant parallélisme biographique, en est « d'une manière scientifique inexplicable, par un sortilège peu commun, l'ombre et la copie ».

Occasion pour le lecteur de reculer plus loin encore dans cette fascinante reconstitution longitudinale. Le personnage avoue quant à lui, face au miroir que lui tend son ancêtre, la trahison dont tout internationaliste se sent coupable envers son peuple. Car un objet varie toujours selon l'échelle, et « estonien, letton, livonien, lapon, what does it mean ? ».

Avec cette figure du double, en tout cas, on se retrouve en terrain connu et renvoyé à soi-même. Celle-

ci revient en effet, comme on sait avec une récurrence significative, dans les productions romanesques de certaines autres petites cultures placées en état de schizophrénie par leur isolement géographique, linguistique, et historique.

Réflexion vertigineuse sur les fondements du droit international et de l'autonomie des États, ce roman n'est pas sans nous faire éprouver, par-delà les raideurs de toute traduction, le malaise d'être estonien, d'avoir été occupé par les Danois, les Suédois, les Allemands et d'être encore estonien, d'avoir été indépendant et de n'être plus, d'être condamné à l'imposture, acceptant de se dire russe comme on se dit canadien, n'est-ce pas, parfois, pour couper court, dans une ambassade.

Lorsque j'ai commencé cette lecture, je ne connaissais guère les événements en question. Les remous actuels chez les nations baltes m'ont donné envie de poursuivre, même à tâtons. Je n'ai pas seulement appris des noms, des dates, des batailles, des traités. « Ces peuples, ces langues, ces pavillons, ces États, bien avant que je les rencontre dans le port fluvial de Parnu, étaient déjà présents, étaient en attente dans mon for intérieur. » Le narrateur en transmet une connaissance qui, fut-elle imaginaire, est immédiatement intégrée au reste de la mémoire. Y a-t-il autre chose que la littérature pour comprendre le monde ?

